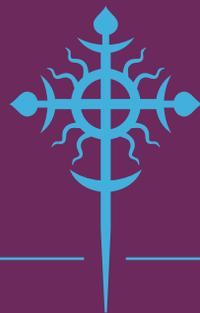


Cahiers LITUANIENS



N°12 - Automne 2013 - 14^e année



Cahiers
LITUANIENS
Cercle d'histoire Alsace-Lituanie

N°12 / 2013
Strasbourg, automne 2013

Revue publiée avec le soutien de
la Fondation Robert Schuman (Paris) et de
l'Union Internationale des Alsaciens (Colmar).

Illustration de couverture :

Antanas Mončas, *Léda et le cygne*, stylo bille, 28,8 x 23,1 cm,
signé et daté "54", collection particulière.

Directeur de la publication : Philippe Edel

Collaboration éditoriale :

Aldona Bieliūnienė, Sylvie Abgrall-Burin des Rozières, Liucija Černiuvienė,
Marie-Françoise Daire, Piotr Daszkiewicz, Corine Defrance,
Liudmila Edel-Matuolis, Eglė Kačkutė-Hagan, Ona Kažukauskaitė,
Jean-Claude Lefebvre, Guido Michelini, Caroline Paliulis, Yves Plasseraud,
Aldona Ruseckaitė, Marielle Vitureau, Bernard Vogler.

Crédits photographiques :

Crédits photographiques : Alvina Kessedjian, L'Humaine Comédie :

p. 4, 6, 12, 20, 34, 41, 42.

Archives de l'Institut littéraire "Kultura" : p. 27, 30.

Rodolphe Kohler : p. 24.

Philippe Edel : p. 26, 49.

ISSN 1298-0021

© Cercle d'histoire Alsace-Lituanie / Cahiers Litvaniens, 2013

Maquette et mise en page : Pierre Potier

Impression : Ireg

Dépôt légal : 4^e trimestre 2013

Tous droits réservés

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé en France

Sommaire

	<i>pages</i>
Éditorial	5
Les Lituanienis à Paris à la fin du XVIII^e siècle vus par la police française	7
<i>Dzianis Kandakou, maître de conférences à l'Université d'Etat de Polotsk</i>	
L'Alsace et la Lorraine au XIX^e siècle dans les notes de voyage des Lituanienis	13
<i>Irena Buckley, professeur de littérature à l'Université Vytautas Magnus, Kaunas</i>	
Le poète Oscar Milosz et l'Alsace	21
<i>Janine Kohler, présidente des Amis de Milosz, Paris</i>	
Czesław Milosz et Mittelbergheim : le poète, le sage et les tentations du diable	27
<i>Andrzej Franaszek, maître de conférences en littérature à l'Université pédagogique de Cracovie</i>	
Antanas Moncys : « créer c'est s'identifier »	35
<i>Mathilde Desvages, doctorante en histoire de l'art contemporain, Université Paris VIII</i>	
À propos de M.K. Čiurlionis, trois lettres de Nikolai Worobiow à Romain Rolland	43
<i>Bernard Duchatelet, professeur émérite de l'Université de Bretagne Occidentale, et Siegrun Barat, membre du Comité administratif de l'Association Romain Rolland</i>	
Le testament de Louis Henri Bojanus (1776-1827), un document inédit de l'histoire des sciences naturelles	49
<i>Piotr Daszkiewicz, historien des sciences au Muséum national d'histoire naturelle, Paris</i>	
Burokas, poèmes	54
<i>Présentation par Eglė Kačkutė, chercheuse à l'Université de Vilnius Traduction par Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis.</i>	
Turinys lietuvių kalba - Summary in English	60



Antanas Mončas, *Darwin I*, *Darwin II*, *Darwin III*,
bas-reliefs en ardoise, diamètre 22 cm, 1976.

Editorial

Dans l’imaginaire des peuples d’Europe centrale et orientale, la France a longtemps bénéficié d’une renommée exceptionnelle. Les Lituanais et les Polonais ont été certainement parmi ceux qui ont le plus exprimé ce penchant francophile¹. Cela est dû en grande partie à la pratique très répandue de la langue française dans les milieux nobiliaires, mais aussi à la part inhabituellement importante – près de 10 % de la population – que représentaient ces aristocrates au sein de la République des Deux Nations. Dans les grandes familles, des précepteurs ou des gouvernantes venus de France inculquaient aux jeunes le langage parlé, la lecture et l’écriture, ainsi que la littérature française, ce qui leur donnait inmanquablement le désir de venir visiter notre pays, et ceci dès le XVIII^e siècle². Lors de l’insurrection de Tadeusz Kościuszko en 1794, et plus encore lors de celle de 1830-1831, les Français, quant à eux, furent saisis de mouvements de sympathie exceptionnelle envers les Polonais et les Lituanais, dont un grand nombre vinrent alors se réfugier en France.

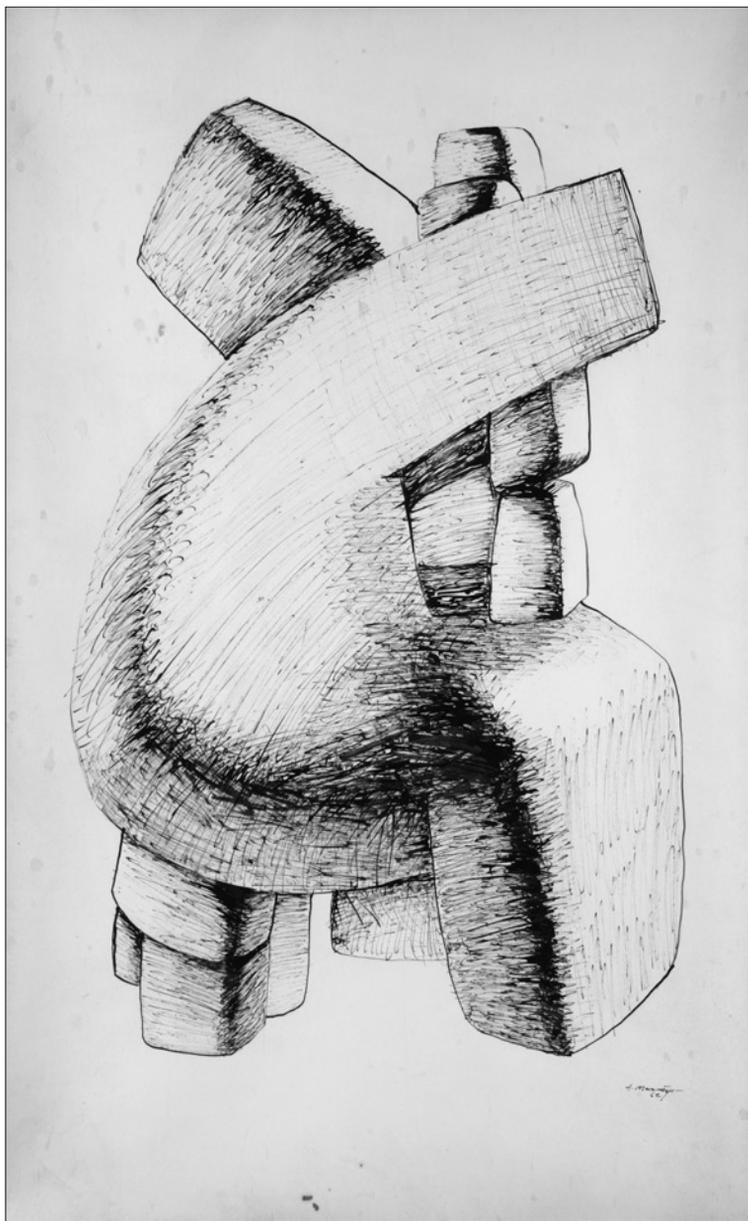
Le thème du voyage et de l’émigration en France est dominant dans ce douzième numéro. Voyage notamment en Alsace et en Lorraine à travers les notes de prélats tels que Franciszek Bohusz, Ludwig Rhessa ou Kajetonas Nezabitauskis, ainsi que du naturaliste Ignacy Domeyko ou du comte Konstanty Tyszkiewicz. Emigration choisie pour le poète Oscar Miłosz ou émigration forcée pour les comtes Szymon et Michał Zabiełło, Antoni Tyzenhauz, Michał Jan Pac. Exil enfin au XX^e siècle pour le sculpteur et peintre Antanas Mončys à Paris et l’écrivain et poète vilnois Czesław Miłosz, qui consacra en Alsace un poème éponyme au petit village de Mittelbergheim.

Le lecteur trouvera également ici quelques poèmes en lituanien, avec leur traduction française, d’un poète de la dernière génération, Marius Burokas, lauréat du Prix si emblématique des « Porteurs de livres »³, ainsi qu’une correspondance entre Genève et Kaunas relative à l’artiste tout aussi emblématique de la Lituanie, Mikalojus Konstantinas Čiurlionis.

¹ Janine Ponty (dir.), *Polonia, Des Polonais en France de 1830 à nos jours*, Paris, Cité nationale de l’histoire de l’immigration, 2011.

² Cf. Irena Buckley et Marie-France de Palacio, *L’Eden lituanien et la Babylone française. Les contacts culturels franco-lituanais au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2012.

³ Cf. Caroline Paliulis, « L’exploit des *knygnešiai*, porteurs de livres de l’époque tsariste », *Cahiers Lituanais*, n°5, 2004.



Antanas Mončas, *Etude de sculpture*, encre de chine, 90,9 x 56,2 cm, 1962.

Les Litvaniens à Paris à la fin du XVIII^e siècle vus par la police

Dzianis Kandakou

Y avait-il des Litvaniens à Paris sous Louis XVI¹? La question n'est pas si absurde qu'elle ne pourrait paraître de prime abord. Les rapports de police conservés aux archives du ministère français des Affaires étrangères, source principale de cette contribution, parlent de plusieurs Polonais originaires du grand-duché de Litvanie mais, paradoxalement, ne mentionnent presque aucun Litvanien. Apparemment cet ethnonyme n'est pas familier aux inspecteurs de police et à leurs informateurs ou ne leur semble pas approprié. Faut-il en déduire que le sujet formulé dans le titre est une modernisation injustifiée?

Ne nous appuyons pas trop sur les définitions nationales d'aujourd'hui et respectons l'esprit de l'époque. Il s'agira uniquement de ceux dont les origines ou les activités sont liées à la Litvanie historique. Les descriptions de leur présence à Paris au XVIII^e siècle ont plusieurs lacunes, alors que la vie des Polonais est étudiée avec plus ou moins de précision². Cependant les Litvaniens arrivent très nombreux dans la capitale de l'Europe des Lumières, surtout à la fin du siècle, pour se civiliser, faire leurs études, paraître, servir dans l'armée ou tout à la fois, à l'instar des autres « habitants du Nord ». Après la défaite de la confédération de Bar, les Litvaniens opposants au roi et grand-duc Stanislas Auguste Poniatowski – qui régna de 1764 à 1795 – s'installent tant à Paris qu'à Strasbourg (les Pac, les Sapielha) ou Avignon. Sans prétendre épuiser le sujet, nous présenterons des cas méconnus ou ajouterons des éléments inédits aux voyages notoires.

Les plus marquants des Litvaniens séjournant à Paris à la fin de l'Ancien régime sont sans doute les frères Zabiełło, natifs de Czerwony Dwór (lit. Raudondvaris) près de Kowno (Kaunas), fils du grand veneur de Litvanie. Parmi eux se distingue le cadet, Michał (1760-1815), appelé en France « le beau Polonais ». Ses frasques lui créent une bien mauvaise réputation mais les rapports de police démontrent que son image n'est pas singulière. Le frère aîné Szymon (1750-1821/1824) lui tient tête. Tous les deux sont des élèves de l'Académie de Lunéville et, après leurs études, passent au service de la France. Il est donc facile de les confondre, ce qui arrive parfois dans des recherches biographiques consacrées à cette famille et à cette époque. Or les dates qui

¹ Ce travail a été réalisé dans le cadre des Bourses Fernand Braudel-IFER Incoming de la Maison des sciences de l'homme (Paris), co-financée par la Commission Européenne.

² Cf. *Les Polonais en France 1696-1795*, bibliographie provisoire, zebraly y opracowaly Izabella Zatorska & Malgorzata Kamecka, Łask, LEKSEM, 2010.

figurent sur les papiers de police, confrontées à celles de leur naissance, permettent d'éviter des quiproquos.

La note d'un inspecteur de M. de Sartine datée du 11 mars 1774 relate l'aventure que vit le comte Zabięłło (sans doute Szymon, et non Michał, qui n'a à l'époque que 13 ou 14 ans), « *capitaine dans le régiment Royal Allemand dans notre service, très aimable cavalier*³ » avec madame Wisłocka. Cette jeune Allemande de mauvaise conduite, récemment épousée par le comte polonais Wisłocki, fait fureur dans la société de Paris et est surveillée de près par la police. Le 9 mars 1774, la princesse Teofila Sapieżyna écrit à propos d'elle, en parlant d'un dîner donné par le grand général de Lituanie, Michał Kazimierz Ogiński, à ses compatriotes : « *Mme Wislocka toute seule et par conséquence la reine du dîner*⁴. »

On ressent dans cette phrase une légère ironie sans comprendre sa raison. C'est l'inspecteur de police, beaucoup plus éloquent que la princesse, qui la donne. Le comte Zabięłło s'éprend de la belle dame, obtient ses faveurs en l'absence du mari, puis se voit obligé de réduire ses assiduités après le retour inopiné du comte Wisłocki. Pour voir sa bien-aimée, il saisit les occasions fortuites qui se présentent, dont ce dîner du 9 mars. Tout est calme au cours de la soirée mais

Lorsque la compagnie se sépara, M. Zabięłło suivit M. et Mme Wislocky et se présenta pour entrer dans leur voiture. M. Wislocky lui représenta qu'il était tard et qu'il voulait se coucher en arrivant. M. Zabięłło insista et voulut entrer de force, M. Wislocky le repoussa, l'autre à son tour le prit par le bras, le tira de sa voiture et prétendit qu'il devait lui donner satisfaction de l'insulte qu'il lui faisait. M. Wislocky lui répliqua qu'il était maître de recevoir chez lui et dans sa voiture qui bon lui semblait, à quoi M. Zabięłło répondit à la bonne heure pour tout autre que les Polonais, mais que s'il en recevait de ceux-ci chez lui, rien ne pouvait l'empêcher d'y aller aussi.

M. Zabięłło paraît prévaloir dans cette circonstance de la bonhomie de M. Wislocky, qui est le meilleur chrétien du monde, et de l'empire qu'il a sur le cœur de Mme Wislocka.

*On ne croit pas que cette altercation ait eu d'autre suite*⁵.

Même si cette affaire est résolue, d'autres la suivront. La police ne compte plus les conquêtes du beau capitaine lituanien qui doivent être nombreuses. A tel point que, trois ans plus tard, il doit se cacher de ses créanciers. Son père refuse de payer ses dettes et ce n'est qu'au début de juillet 1777, après la mort du grand veneur de Lituanie, qu'arrive à Paris un autre Zabięłło, « *frère cadet du comte Zabięłło, capitaine au régiment Royal Allemand.* » Ce doit être, si la

³ Archives du Ministère des affaires étrangères (AMAE), Contrôle des étrangers, vol. 8, f. 42v°. Nous modernisons partout l'orthographe du XVIII^e siècle, sans corriger la graphie des noms propres.

⁴ *Journal de la princesse Sapieżyna 1771-1775*, Bibliothèque polonaise de Paris (BPP), fonds 46, vol. 3, p. 681.

⁵ AMAE, Contrôle des étrangers, vol. 8, f. 43v°-44r°.

police ne se trompe pas, Michał qui apporte des lettres de crédit pour secourir son frère. Cette tâche généreuse n'aura aucune influence sur le cadet : installé à Paris, il suivra le modèle de son frère.

La littérature consacrée au voyage européen du grand trésorier de Lituanie est considérable. Son invitation à Jean-Jacques Rousseau de s'installer dans la forêt de Białowieża et son intérêt pour les artistes de Paris et leurs œuvres deviennent légendaires. Pourtant, ce n'est pas ce qui attire l'attention du gouvernement français. Le 28 mai 1778, le comte de Vergennes, ministre des Affaires étrangères, demande à la police de dévoiler les motifs du séjour d'Antoni Tyzenhauz. Les rumeurs sur son intention d'embaucher des ouvriers français, son incognito (selon le ministre, il se dit Butler), tout cela inquiète les autorités. Après trois jours d'enquêtes, le lieutenant général de police Jean-Charles-Pierre Lenoir envoie au comte de Vergennes le rapport de l'inspecteur Longpré. Son ton est rassurant et les informations fournies sont beaucoup plus précises que les éléments initiaux :

J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'en conséquence de la lettre de M. le comte de Vergennes [...] j'ai fait la recherche de M. le comte de Thysenhausen, grand trésorier du Duché de Lithuanie et premier ministre du roi de Pologne, que j'ai découvert dans l'hôtel de l'Empereur rue de Tournon, où il est arrivé le 27 avril dernier sous l'incognito de M. de Romer, marchand polonais. [...]

Il m'a été assuré par les personnes dignes de foi et de qui toutes les démarches de M. le comte de Thysenhausen sont parfaitement connues, qu'il n'a point cherché d'embaucher des ouvriers d'aucun genre, et que ce n'était point là son but en venant ici, mais bien de visiter les manufactures et d'ouvrir un commerce direct entre la France et la Pologne, s'il trouvait l'avantage de cette dernière puissance⁶.

Les avantages sont nombreux. Le 29 mai 1778, le comte Tyzenhauz achète des draps de vigogne écarlates à la manufacture des Gobelins, et des papiers peints chez le tapissier Réveillon, rue de Montreuil Faubourg St. Antoine. Ce sont des aubaines, car ces marchandises, selon le rapport, sont de haute qualité et moins chères qu'en Pologne ou en Russie. Les seules personnes recrutées par le comte lituanien à Paris sont un garçon tailleur et un garçon perruquier qui devraient devenir ses valets de chambre. La police n'est pas omnisciente et ignore que le 30 mai le trésorier de Lituanie signe une convention avec le banquier Georges Grand qui permet à la maison de Grodno, dirigée par le Français Jean-Louis Bécu, d'augmenter son capital de 50 000 livres⁷. Sans contredit, la conclusion que fait l'inspecteur est juste : « *Il résultera sans doute de là un avantage réel pour la France.* »

⁶ AMAE, Contrôle des étrangers, vol. 23, f. 2r^o-v^o.

⁷ BPP, fonds 40, f. 177-180. Sur le banquier Grand dont les clients sont l'abbé Raynal, la comtesse Anna Teresa Potocka, le comte Michał Wielhorski, le comte Michał Kazimierz Ogiński, quelques seigneurs russes, cf. Herbert Lüthy, *La Banque protestante en France de la Révocation de l'édit de Nantes à la Révolution*, vol. 2, Paris, SEVPEN, 1961, p. 618.

Il est difficile de deviner qui sont les personnes « dignes de foi » qui veillent sur toutes les actions du comte Antoni Tyzenhauz. Ces délateurs donnent à Longpré « *des moyens pour savoir ce que M. le comte de Thyzenhausen pourrait faire de contraire aux intérêts de la France* », ce qui rassure apparemment le comte de Vergennes. Le trésorier de Lituanie peut retourner dans son pays tranquillement en passant par Strasbourg pour voir sa nièce ayant récemment accouché d'un garçon. La police connaît-elle cette parente de Tyzenhauz ?

Les premiers rapports sur la famille Pac, apparentée à celle de Tyzenhauz, datent de 1776. Le comte Michał Jan Pac, grand maréchal de la confédération de Bar, arrive à Paris au début du mois de juin et mérite une note détaillée. Pour le désigner, on y utilisera exclusivement l'ethnonyme « Lithuanien », un mot qui n'apparaîtra plus dans ces documents. L'intérêt que suscite la présence du comte n'est pas fortuit : selon les dires des informateurs, il est bien à l'aise auprès de la cour de Saxe, à Dresde. Que peut-il faire à Paris ? L'énigme est résolue le 14 juin : « *Depuis le séjour en cette capitale du comte de Pac, [...] ce seigneur Sarmate a eu plusieurs entretiens avec l'envoyé extraordinaire [de Bavière], relativement au désir qu'on assure que le premier a de se fixer dans quelques temps dans les états de l'électeur de Bavière*⁸. »

Les démarches du comte Pac auprès du ministre étranger restent sans réponse. Les bienfaits arrivent de la cour de Versailles : Louis XVI lui attribue une pension de 24000 livres annuels et un diplôme de naturalisation. Fort de ses succès, il part de Paris en Bourgogne où, selon le rapport du 30 août 1776, « *il a intention d'acheter une terre et de s'y fixer* », et de là à Avignon. Sauf cette piste, le voyageur lituanien (qu'on préfère appeler depuis « Polonais ») laisse à la police des renseignements intéressants :

*La maison de Pac est originaire d'Italie, où elle a joué un grand rôle par sa rivalité avec celle de Médicis. Celle-ci étant parvenue à la souveraineté du Grand Duché de Toscane, les Pac se réfugièrent dans la Lituanie, où ils acquirent pour cent mil écus la noblesse. Depuis ce temps tous ceux de ce nom y ont joui de la plus grande considération*⁹.

Les historiens qualifient la parenté des Pac lituaniens avec les Pazzi italiens d'affabulation¹⁰. S'il en est ainsi, la légende est due en partie à Michał Jan Pac puisque c'est lui qui la cite, par l'intermédiaire d'Ignacy Bohusz¹¹, à la princesse Teofila Sapieżyna en janvier 1775 :

*Le comte de Pac m'écrivit d'Avignon [...] qu'il a fait connaissance avec un seigneur de ce pays là, qui porte le même nom Pac, et qui reconnaît le nôtre pour son cousin, comme sachant par les titres de sa famille qu'un de leurs ancêtres, dans la persécution des Gibelins, est passé en Pologne*¹².

⁸ AMAE, Contrôle des étrangers, vol. 10, f. 91v°.

⁹ Ibid., vol. 11, f. 119r°-v°.

¹⁰ Cf. Gilles Dutertre, « Ludwik Michał Pac, comte lituanien, palatin polonais, général de Napoléon », *Cahiers lituaniens*, n°11, automne 2012, p. 11, note 3.

¹¹ Frère de Franciszek Ksawery Bohusz. Cf. l'article d'Irena Buckley « L'Alsace et la Lorraine dans les notes de voyage lituaniennes du XIXe siècle » dans ce même numéro.

¹² *Journal de la princesse Sapieha*, BPP, fonds 46, vol. IV, p. 1171.

Les mouchards reprennent cette histoire à l'arrivée du parent éloigné de Michał Jan Pac, son homonyme, en mars 1778. La police confond facilement les deux gentilshommes lituaniens, mais ce dernier se distingue par ses mésaventures. Michał Pac apparaît dans la capitale française avec son épouse, Ludwika Tyzenhauz, nièce du comte Antoni Tyzenhauz. Le jeune couple attend un enfant et s'apprête à rester à Paris « *jusqu'après les couches et peut-être plus longtemps.* »

La réalité parisienne brise ses projets. D'abord le jour de l'arrivée, le comte Pac commande un souper chez un traiteur qui prête également son argenterie dont plusieurs pièces disparaissent le lendemain. Au dédommagement du traiteur s'ajoutent les frais de l'accoucheur. Le rapport du 8 mai 1778 note une « contestation » entre le comte lituanien et le médecin. Ce dernier, paraît-il, ne souhaite pas suivre les époux en Alsace où Michał Jan Pac « *qui fait sa résidence ordinaire à Strasbourg, et de qui ils espèrent beaucoup* » les attend. « *M. le comte de Pac, continue le rapport, qui donne lieu au présent rapport, est seul pour relever cette illustre maison, et le rejeton qu'on attend intéresse beaucoup la famille*¹³. » L'affinité et les embarras pécuniaires conditionnent le départ du couple.

Ce rejeton tant désiré n'est nul autre que Ludwik Michał Pac, futur général napoléonien, mis au monde à Strasbourg. L'observation policière nous permet de dater définitivement sa naissance de cette année 1778 et de rejeter les autres versions (1779 et 1780). Outre cette précision, les rapports nous fournissent quelques indications sur l'image des Lituaniens vus par les Parisiens. Elle ne diffère pas en gros de celle qu'ils se font des Russes et des Polonais. Pour les particuliers de la capitale, tous « les habitants du Nord » (ou presque) manquent de civilité et sont bons à escroquer. Ces filouteries sont tacitement permises par les forces de l'ordre. Comme nous venons de le voir dans le cas de Szymon Zabiełło mais aussi de Michał Pac, les inspecteurs, bien conscients de la violation de l'ordre public ou du crime, ne songent pas à intervenir pour secourir les étrangers ordinaires en difficulté. Cependant la police de Paris, sous la lieutenance d'Antoine de Sartine et Jean-Charles-Pierre Lenoir, se veut civilisatrice et préventive. Il faut donc constater que cette fonction ne s'exerce que pour quelques rares exceptions qui ne concernent pas des Lituaniens mais des Russes : Iakov Dmitrievitch Lanskoï, petit frère du favori de Catherine II, et le comte Aleksei Grigorievitch Bobrinski, fils naturel de l'impératrice.

Toutefois, certaines familles du grand-duché de Lituanie sont bien estimées. Des rapports très corrects mais peu détaillés sont consacrés au mariage de Helena Massalska avec Charles Joseph Emmanuel de Ligne, et aux nombreux séjours des Sanguszko, Sapicha, Tyszkiewicz. Chaque cas mérite une attention particulière car, tout en précisant des dates et des noms, ils contribuent tous à corriger l'image des Lituaniens vus par les Français au siècle des Lumières et à mieux caractériser les contacts franco-lituaniens.

¹³ AMAE, Contrôle des étrangers, vol. 22, f. 26r^o-v^o.



Antanas Mončas, *Hommage à Saint-François*, plâtre coloré, 1965.

L'Alsace et la Lorraine dans les notes de voyage lituaniennes du XIX^e siècle

Irena Buckley

Au XIX^e siècle, les Lituaniens découvrent l'Alsace et la Lorraine pour de multiples raisons. Les uns ont traversé l'une ou l'autre de ces régions en voyageant vers la France et en s'arrêtant plus ou moins longtemps. Pour d'autres, ce fut une terre d'accueil après l'émigration forcée qui suivit l'insurrection de 1830-31 en Lituanie et en Pologne contre le régime tsariste. Enfin, d'autres encore, sans y aller, ont cherché à comprendre la situation ethnique et politique complexe de ces confins du nord-est de la France.

A cet époque, tous ne traitent pas de la même manière le statut politique et ethnique de cette partie de la France et, le plus souvent, n'évoquent pas les circonstances historiques de son intégration au pays, se sentant simplement en France une fois la frontière franchie. A la fin du XVIII^e siècle, Franciszek Ksawery Bohusz (Pranciškus Ksaveras Bogušas), prélat connu pour ses études de la langue et du passé de la Lituanie, a noté dans son journal de voyage en France ses impressions sur l'Alsace et la Lorraine. C'est aussi par l'Alsace, au temps des guerres napoléoniennes, que Ludwig Rhesa (Liudvikas Rėza), aumônier dans l'armée prussienne et fin connaisseur du folklore lituanien, arrive en France. Dans son journal rédigé en allemand, il décrit les endroits visités, sans aborder les questions ethniques ou politiques. D'autres, par contre, constatent les problèmes liés au rattachement de ces régions à la France. Le naturaliste Ignacy Domeyko (Ignotas Domeika), formé à l'université de Vilnius et devenu plus tard recteur de l'université du Chili, arrive à Paris par l'Alsace après l'échec de l'insurrection de 1831. Dans ses notes de voyage, il constate que la culture de la région est allemande : « *Une chose qui a particulièrement retenu mon attention à Strasbourg et dans mon bref voyage à travers l'Alsace, c'est que les marques distinctives des autochtones sont typiquement allemandes. Le langage, les vêtements, le comportement et même la foi allemande se sont bien maintenus ici, bien que, depuis longtemps, cette région soit séparée de l'Allemagne et appartienne à la France*¹. » La particularité de l'Alsace est parfois citée par des Lituaniens qui n'y sont jamais venus, mais qui, depuis la Lituanie, jettent dans leurs textes un regard sur les contrées agitées de l'Europe. Le poète classique lituanien Maironis (Jonas Mačiulis)² remarque ainsi, à la fin du XIX^e siècle, dans son poème *Mūsų vargai* (*Nos misères*) : « *Les Français aussi ne cesseront jamais de rêver de l'Alsace et de vouloir abreuver leurs chevaux dans les eaux du Rhin*³. » A la fin du siècle, l'Alsace n'est donc plus qu'un rêve pour les Français. L'utilisation

¹ Ignotas Domeika. *Mano kelionės. Tremtinio atsiminimai*. T. 1. Vilnius, Pradai, 2002. p. 148.

² Cf. Aldona Ruseckaitė, « Le grand poète Maironis », *Cahiers Lituaniens*, n°3, 2001, p. 37-40.

³ Maironis. *Raštai*. T. 2. Vilnius, Vaga, 1988, p. 220.

d'un argument topique de conquête – faire boire ses chevaux dans des eaux étrangères – montre la position de l'auteur : les Français sont une nation ambitieuse qui aspire non seulement à revenir sur les terres qui lui ont appartenu mais aussi à accroître son territoire. Dans ce cas, l'identité nationale s'appuie plus sur des fondements politiques qu'ethniques. Maironis, un des pères de la nation lituanienne moderne, était plus proche de la conception ethnolinguistique allemande, appuyée sur une origine, une langue, des coutumes communes.

Quand les voyageurs lituaniens traversent l'Alsace et la Lorraine sur la route de Paris, tous remarquent les différences de paysages et de modes de vie. Allant d'Alsace vers la Lorraine puis la Champagne, Rhesa essaie de décrire les conditions climatiques et le relief, et de tracer clairement les contours du paysage. Il énumère les types de production agricole et précise les avantages pour l'économie du pays. En approchant de Nancy, il admire la vallée de la Meurthe et les champs de céréales. Une fois franchie la frontière de la Lorraine, il observe que toutes les collines et les berges des rivières sont couvertes de vignes. La vallée qui s'ouvre près de Ligny, au fond de laquelle serpente l'Orne pittoresque, lui évoque le paradis. Les impressions esthétiques sont néanmoins dominées par les observations pratiques d'un homme du siècle des Lumières, comme le fait que cette province produise une grande quantité de vins de Bar pour le commerce extérieur. Bohusz, qui voyage par intérêt touristique, s'intéresse davantage aux distractions agréables, au paysage urbain. Pourtant il souligne dans son journal que l'Alsace n'est pas seulement une région « *magnifique* », mais qu'elle a aussi une économie bien organisée⁴. L'attention au paysage de Lorraine et à ses aspects économiques est moindre dans les souvenirs de Domeika. Il trouve plus intéressantes les villes et petites villes situées le long de la route – Bénaménil, Lunéville, Dombasle, Saint-Nicolas-de-Port – qui défilent devant ses yeux et lui évoquent les songes colorés faits au pays natal. Le paysage de cette terre belle et riche lui rappelle la nature de son propre pays et les confortables manoirs de sa province.

En Alsace et en Lorraine, ce qui éveille surtout l'enthousiasme, ce sont les monuments d'architecture et d'art. Rhesa évoque avec un véritable émerveillement les impressions éprouvées à Nancy, la superbe capitale de la Lorraine. « *Je n'ai pas vu une seule ville d'Allemagne, même Berlin, qui paraisse aussi parfaitement ordonnée, gracieuse et ornée que Nancy*⁵. » Le pasteur protestant est particulièrement ébloui par la vieille cathédrale, qu'il qualifie de chef d'œuvre absolu. Comme un vrai connaisseur du gothique, il donne une description détaillée de l'édifice et, en tant que croyant, évoque les sentiments religieux provoqués par la majesté de la cathédrale. Les places de la ville, ses palais, ses arcs de triomphe rappellent à l'auteur la Porte de Brandebourg à Berlin ; les fontaines sont décrites par un voyageur

⁴ Dyaryusz podróży wielmożnego Imc. Xiedza Xawiera Michala Bohusza pralata katedry Wilenskiej do krajow zagranicznych z konnotacia osobliwosci tam postrzezonych i ogolnemi niekietoremi obserwacyami. Zaczety Roku p. 1777 dnia 31 Iulij u, Warszawa. MAB RS. F. 17- 30.

⁵ Liudvikas Reza. *Žinios ir pastabos apie 1813 ir 1814 metų karo žygius iš vieno Prūsijos armijos kapeliono dienoraščių*, Vilnius, Lietuvių literatūros ir tautosakos institutas, 2000, p. 161.

érudit et sachant apprécier la beauté, qui n'oublie pas non plus de mentionner les détails pratiques, comme le fait que la ville vende des bûches, du vin et du charbon. Le créateur de la littérature préromantique lituanienne admire en Lorraine les monuments du passé, les ruelles étroites et sinueuses de Toul, l'architecture de ses maisons et les vitraux de la cathédrale gothique. L'homme des Lumières à l'esprit pratique est passionné par le commerce du fer à Saint-Dizier, ses chantiers navals et le prix des bateaux.

Les voyageurs lituaniens se sentent ensorcelés par le souffle du passé, par la majesté des cathédrales gothiques. Ils éprouvent l'infini du temps passé. Les monuments d'architecture en Alsace suscitent des sensations esthétiques et réflexions intellectuelles plus profondes. L'érudit Domeyko est capable non seulement de décrire avec précision la célèbre flèche de la cathédrale de Strasbourg, mais aussi de juger à la manière d'un professionnel le projet de l'architecte : « *L'ensemble de l'édifice, sans parler de son côté grandiose, donnait l'impression de se dresser, plein de calme et de légèreté ; il est étonnant de voir avec quelle probité tout fut exécuté, le plan élaboré et le projet réalisé jusqu'aux plus infimes détails ; tout le décor, pourtant taillé dans le grès, donnait l'impression d'être fait en cire ou d'un autre matériau plus tendre*⁶. » Le voyageur lituanien prête attention aux détails, apprécie les efforts faits pour donner à la construction une couleur locale, avec ses chapiteaux décorés non de feuilles d'acanthe, mais de ceps de vigne. La longévité de l'édifice est associée à sa destination, aux intentions des bâtisseurs et à la conception classique de la création artistique. La merveilleuse haute tour, « *témoin de la foi solide et des coutumes des chevaliers* », rappelle le temps où l'on se passait d'effets extérieurs importants, où l'on se fiait à l'inspiration divine, où le talent du créateur était mis au service de buts nobles⁷.

Le voyage à travers l'Alsace et la Lorraine est une bonne occasion de parler du mode de vie des gens et du caractère national des Français. L'originalité nationale au XIX^e siècle est surtout perceptible en province dans la culture populaire, car la culture des classes supérieures semble nivelée. En outre, on peut comparer le mode de vie, les coutumes et les caractères ethniques français et allemands. Rhessa, habitué à l'ordre allemand, juge souvent de façon assez sévère le mode de vie quotidien en France. Selon lui, le chauffage des maisons par cheminée entraîne chez les Français beaucoup d'inconvénients, la fumée provoquant des maladies des yeux. Dans les villages lorrains, la vie quotidienne manque de raffinement, car la richesse a pour critère d'énormes tas de fumier qui s'entassent de part et d'autre des rues. Les maisons sont massives, serrées les unes contre les autres, hommes et animaux y vivent ensemble. L'auteur ironise en écrivant que, dans de telles modestes maisons, il ne manque pas la chose la plus importante après le pain, qui est le miroir. Il trouve étrange l'habitude ancienne de boire du café à la cuillère. Ainsi, si les différences culturelles étonnent ce pasteur protestant sévère et réservé, il est pour-

⁶ Domeika, *op. cit.*, p. 146.

⁷ Domeika, *op. cit.*, p. 146.

tant capable de juger positivement les manifestations d'ordre et d'esprit pratique. Il loue l'usage lorrain consistant à inscrire sur la maison le prénom, le nom et le métier du propriétaire.

Venu d'une Lituanie soumise aux répressions du tsar, Domeyko prête attention en Alsace aux avancées sociales : « *Ce pays est beau, riche, la terre est fertile ; il n'y a pas de grands manoirs, les paysans sont libres et maîtres de leur terre*⁸. » Pourtant l'auteur pointe avec justesse le problème démographique : une terre trop densément peuplée ne peut pas nourrir tous ses habitants.

Les Lituaniens voyageant dans le nord-est de la France observent ses habitants et tendent à généraliser leurs caractéristiques. Les originalités régionales du tempérament français ne sont pas distinguées : les habitants francophones de Lorraine et d'Alsace sont traités dans les textes comme des exemples significatifs du caractère national français. En caractérisant l'esprit du peuple, les voyageurs s'appuient sur une expérience, sur différents critères ou sur des stéréotypes établis. Pour Rhesa, homme des Lumières, ce qui compte particulièrement est la réflexion, la pensée, le mode de perception et les manifestations de sagesse. Déçu par le système éducatif français, il souligne la mentalité étroite du peuple. Ce caractère s'exprime pour lui en la personne d'un représentant du tiers-état, propriétaire d'une auberge à Ligny-en-Barrois : « *Notre hôte était un vieux rentier joyeux qui pourrait bien représenter le caractère national français. Son visage inexpressif, dénué de toute trace visible d'instruction ou de passion profonde, trahissait la banalité de son esprit. Sa complaisance à dire à chacun quelque chose d'aimable était presque importune*⁹. » Le disciple de Herder, admiratif des coutumes des pays du nord – scandinaves, baltes – appréciait la retenue, le naturel primitif, le sentiment subtil de la nature, la représentation archaïque du monde. Dans les petites villes de France, il trouve un état intermédiaire : la relation étroite avec la nature s'est perdue, mais les valeurs éclairées de la civilisation ne sont pas encore vraiment acquises. Cet homme réservé de tradition protestante, ce professeur de théologie cultivé est étranger au tempérament sanguin du peuple, à une sociabilité sans retenue et surtout à un discours public expressif, qui lui paraît complètement théâtral. Dans l'église Saint-Étienne de Nancy, il écoute le prêche d'un prêtre catholique et déplore que l'esprit, la logique, la structure claire soient gâtés par les gestes démonstratifs et la mimique. Même dans une église, on n'échappe donc pas à la charge contre la manière française de communiquer.

La vision de Domeyko sur les habitants de ce pays est tout autre. Dès sa rencontre à la frontière avec des soldats insouciant, vifs, au maintien naturel, il les compare avec les Russes ou les Prussiens dressés à outrance : « *Il y avait quelque chose de généreux et de spirituel dans sa conduite (celle d'un soldat) ; un visage sinon joyeux, du moins sans tristesse, ni morosité, ni insensibilité ; en un mot un soldat, pas*

⁸ Domeika, *op. cit.*, p. 148.

⁹ Rêza, *op. cit.*, p. 165.

*une machine, sachant qu'il ne se trouve pas là par contrainte, et sachant pourquoi il s'y trouve*¹⁰. » Le tableau présenté reflète le stéréotype du Français du XIX^e siècle, joyeux, toujours prêt à séduire les jeunes filles, amateur de duels. L'auteur se sent donc arrivé au pays des hommes libres, car même sur les chemins d'Alsace il a rencontré des gens simples qui criaient : *vivent les Polonais, vive la liberté*.

Dans les notes de voyage des Lituaniens du XIX^e siècle apparaissent aussi les répercussions de l'histoire de la République des Deux Nations en terre lorraine. Nancy, capitale du duché de Lorraine et de Bar, fut le lieu d'exil de Stanislas Leszczyński, roi de Pologne et grand-duc de Lituanie. Les voyageurs soulignent les bienfaits de son action pour le duché que son gendre, le roi de France Louis XV l'a chargé de gouverner. Au nom de cet illustre émigrant, qui s'est brillamment adapté à son nouveau statut, Rhesa, comme Bohusz, associe la magnifique architecture de Nancy et le loue pour ses actions caritatives et civilisatrices : « *Aucun prince sur toute la terre ne pourrait l'égaliser. Le Lorrain ne se souvient de lui qu'avec respect et larmes*¹¹. » L'accent est mis particulièrement sur les vertus chrétiennes du roi, Domeyko le qualifiant de philosophe chrétien, d'homme fidèle à sa foi. Cependant, selon Domeyko, le monument grandiose érigé par « les bons Lorrains reconnaissants » à leur bienfaiteur ne montre pas la particularité de l'âme polonaise. Ils se contentèrent d'un détail extérieur – une épée courbe sur le côté. Domeyko se réjouit de voir subsister d'autres emblèmes de l'époque de Leszczyński, l'aigle polonais et le cavalier lituanien, sur l'hôtel de ville, mais déplore que ces signes aient été arrachés du palais du souverain, tout comme le lys français qui les a remplacés. Après avoir admiré l'esprit libre des Français, il regrette le comportement brutal du peuple révolutionnaire avec les valeurs de l'histoire et de la culture.

L'histoire de Leszczyński, le roi exilé, a ému les esprits dans l'ancienne République des Deux Nations, qui subissait le joug étranger et l'exil intérieur. Après l'insurrection de 1831 s'est formé un curieux type de pèlerinage vers Nancy. Les voyageurs de Pologne et de Lituanie sentaient comme un devoir, non seulement de s'incliner devant la dépouille de Leszczyński, mais aussi d'exprimer leur respect pour la France qui l'avait accueilli.

Hormis les émotions éprouvées par les gens de passage et les pèlerins, certains ont cherché aussi à rassembler des données détaillées et précises sur la vie de Leszczyński en terre lorraine et à étudier les lieux et les monuments liés à son action. L'exemple le plus célèbre de ces recherches est celui du comte Konstancy Tyszkiewicz (Konstantinas Tiškevičius). Les résultats de son voyage historiographique à Nancy ont été publiés en 1862 dans le périodique *Pismo zbiorowe wileńskie*. Son rapport comprend une notice biographique sur Leszczyński et une description de Nancy et de ses environs. Il s'appuie également sur des données collectées par d'autres, dont notamment le prélat Kajetonas Nezabitauskis-Zabitis

¹⁰ Domeika, *op. cit.*, p. 146.

¹¹ Rêza, *op. cit.*, p. 162.

(Kajetan Niezabitowski), en les précisant, les rendant concrètes dans le contexte politique et culturel. Il accorde beaucoup d'attention à la famille du roi, en particulier à sa fille Marie et aux relations avec le trône de France. Aux yeux du comte, qui se place dans une perspective patriotique, le destin complexe de la famille Leszczyński reflète en quelque sorte l'histoire difficile du peuple tout entier.

Tyszkiewicz considère son voyage comme un acte civique et intellectuel. Il regrette que de nombreux voyageurs sur la route de Strasbourg à Paris ne s'arrêtent pas dans la belle ville de Nancy pour en étudier les monuments. Pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de la République des Deux Nations, Nancy est, après Paris, la deuxième ville où sont restées les plus nombreuses traces de la puissance effondrée.

Tout en évoquant la richesse des lieux et des monuments, le comte peint surtout les hommes. Sa présentation du roi exilé évoque un exemple pour la nombreuse émigration polono-lituanienne du XIX^e siècle. Ce n'est pas un hasard qu'il mentionne également un autre souverain contraint de chercher refuge en France, le roi et grand-duc Jonas Kazimieras, dont le cœur fut enterré en 1672 à Paris, en l'église Saint-Germain-des-Prés.

Dans ses notes, le comte démontre la réussite de l'intégration du roi exilé dans le pays d'accueil : « *Notre monarque a montré au milieu des étrangers ses talents d'administrateur et la noblesse de son âme chrétienne*¹² ». Leszczyński est célébré comme philosophe, bienfaiteur, fondateur d'établissements d'enseignement et de charité. Les éloges vont particulièrement à la création de l'Académie des sciences et de la Bibliothèque publique de Nancy. Le roi exilé est donc présenté comme un monarque du siècle des Lumières, un philosophe apte à répandre les idées d'une époque également en terre de Lorraine.

Il est très important pour un auteur à l'esprit patriotique de retrouver dans une terre étrangère des marques de l'histoire de son pays. Le comte recopie scrupuleusement les inscriptions des monuments et des pierres tombales dans l'église du Bon Secours, et décrit armoiries et blasons. Il est important pour lui de mentionner que, sur la façade de l'hôtel de ville, sur le monument funéraire de la famille, sur la pierre des pèlerins, se trouvent les armoiries de Lituanie et de Pologne. Le comte se réjouit que les Lorrains sauvegardent la mémoire de l'ancien souverain et cite les légendes des habitants sur la famille de Leszczyński. Pourtant l'aristocrate déplore qu'en 1793 le peuple de Lorraine ait saccagé le tombeau, sorti la dépouille, profané le crâne ; c'est à cette époque que furent perdus le sceptre et la couronne de Leszczyński.

Outre ces carnets écrits par des voyageurs lituaniens, il convient de citer également des écrits d'émigrants ayant trouvé refuge en Lorraine et en Alsace après l'insurrection de 1831. C'est là que se fixe l'un des chefs samogitiens, le gentilhomme Vladimiras Gadonas, ainsi que le prêtre Kajetonas Nezabitauskis-Zabitis.

¹² Konstanty Tyszkiewicz, *Notaty z podróży. Pismo zbiorowe wileńskie*, Wilno, 1862, p. 311.

Les écrits de ces émigrés, quant à eux, reflètent la nostalgie du pays natal et de sa nature. Dans un livre publié à Paris sur la Samogitie, Gadonas écrit : « *La Samogitie est si ravissante qu'on pourrait l'appeler une terre bénie*¹³ ». C'est une nostalgie inconsolable qui s'exprime, dans la littérature de l'exil, par les contrastes typiques du chez soi et de l'étranger. Chez Nezabitauskis, initiateur de la poésie de l'émigration en langue lituanienne – que l'on retrouve à Strasbourg vers 1836 – s'opposent l'environnement du pays étranger et les détails de la nature lituanienne. Accepter l'espace géographique étranger est difficile : « *Sur le bateau, désœuvré, je regarde la mer. Tout m'ennuie ! Je ne désire rien d'autre que le sol natal*¹⁴ ». Ne trouvant pas la place qui leur convient dans la société lorraine et ne pouvant retourner au pays natal, les exilés lituaniens ressentent douloureusement l'inéluctabilité menaçante de la mort à l'étranger. On trouve souvent dans la littérature de l'exil le motif de la poignée de terre répandue sur la tombe. Gadonas exprime dans son testament le désir « *qu'une petite poignée de sa terre natale de Samogitie, transportée depuis le rivage de la Baltique, soit placée dans son cercueil*¹⁵ ». A son inhumation, une pincée de la terre de la patrie a aussi été répandue sur le cercueil de Nezabitauskis. Avec la disparition du vieux cimetière de Nancy, ce sont aussi les tombes de ces émigrants qui ont été perdues.

Le domaine de la littérature d'exil s'étend, englobant des essais, de la poésie et des traductions. Vivant à Nancy, Nezabitauskis publie un recueil poétique et un dictionnaire polonais-lituanien. Il traduit également du polonais en lituanien *Les livres du peuple et du pèlerinage polonais* d'Adam Mickiewicz, ainsi que l'ouvrage du philosophe chrétien français Félicité Robert de Lamennais, *Paroles d'un croyant*. Ce n'est pas par hasard qu'un prêtre choisit de traduire ces textes, où s'expriment un fort sentiment religieux et la foi en l'idée que la société du futur puisse être fondée sur un socle de valeurs chrétiennes. Les émigrants se sentaient très proches de telles idées. Elles soutenaient leur esprit et suscitaient leur espérance. C'est pourquoi la voie du socialisme chrétien présentée dans le livre de Lamennais méritait d'être offerte aussi, de façon indirecte, au peuple lituanien.

La spécificité de l'Alsace et de la Lorraine s'explique bien en comparaison avec la capitale de la France. L'attraction de Paris se ressent dans les textes de tous les voyageurs lituaniens du XIX^e siècle. Pour la plupart de ceux qui visitent le nord-est de la France, seul est pittoresque *le bord du chemin* menant au centre. Pourtant, ce *bord de chemin* laisse une foule d'impressions aux voyageurs curieux, qui découvrent non seulement des curiosités pittoresques mais également des monuments chers au cœur des patriotes. Pour les émigrants de l'ancienne République des Deux Nations, ce chemin devient l'espace où s'organise désormais leur vie et où s'achève leur voyage terrestre.

Traduit du lituanien par Jean-Claude Lefebvre

¹³ Marija Urbšienė, *1830 ir 1863 m. sukilimų emigracijos propaganda Prancūzijoje*, Kaunas, 1935, p. 12.

¹⁴ K. Nezabitauskis-Zabitis, *Eilovimas Letuviųskai žiamaitijškas*, Tauta ir Žodis. T. 6. 1930, p. 357-410.

¹⁵ Marija Urbšienė, *Medžiaga kan. Zabičio ir Vladimiro Gadono biografijoms*, Kaunas, 1935, p. 69.



Antanas Mončys, *Femme à la fleur*, terre cuite, 20 x 10,5 x 11 cm, 1955.

Le poète Oscar Milosz et l'Alsace

Janine Kohler

Dès son enfance, vécue « tout au fond du pays lituanien », le poète lituanien d'expression française Oscar Milosz¹ fit connaissance avec l'Alsace. Elle eut pour lui un visage aimant, celui de Marie Wild, la gouvernante. Nous ne savons rien à son sujet, sinon qu'elle se trouvait à Czéréïa, dans les années 1880-1890, dans la grande propriété des Milosz, district de Mohilev, aujourd'hui en Biélorussie. Faisait-elle partie de ceux qui s'exilèrent après la défaite de 1870, de ces Optants pour la nationalité française qui partirent à l'étranger ? D'où venait-elle exactement ? Qui était-elle ? Elle passe dans les poèmes comme une figure protectrice et bienveillante. Avec émotion, le Milosz poète se souvient d'elle et évoque

*[...] celle qui jadis dans la maison glacée
Où l'âme de l'enfant se mourait d'abandon
Me prit sur ses genoux de fille délaissée
Et souffla sur mes pleurs le soupir de son nom.
[...] celle qui suivant les progrès de mon âge
Sut m'être sous un nom entre tous respecté
Tout d'abord une mère au sublime visage
Puis l'amie au grand cœur plein de nuit et d'été.²*

Comment ne pas désirer en savoir plus sur la personne qui lui laissa de tels souvenirs ?

*Une belle tendresse se réveille aujourd'hui encore
À la vue d'une femme vêtue de ce brun pauvre,
Chagrin et pardonnant : la première hirondelle
Vole, vole sur les labours, dans le soleil clair de l'enfance.³*

En 1928, Milosz a cinquante et un ans. À la demande de Jonas Grinius, premier universitaire lituanien à soutenir une thèse sur son œuvre, il rédige une notice biographique. Il n'oublie pas Marie Wild. « *J'ai grandi dans une solitude morale presque absolue à Czéréïa* », écrit-il, « *Je n'ai jamais pu donner*



Oscar Milosz

¹ Cf. Janine Kohler, « Oscar Vladislav de Lubicz Milosz (1877-1939), poète français, diplomate lituanien », *Cahiers Lituanien*, n°6, 2007, p. 29-36 ; et Lucija Černiuvienė, « Quand Oscar Milosz nous parle en lituanien », *op. cit.* p. 39-42.

² O.V. de L. Milosz, *Poésies II*, éd. André Silvaire, Paris, 1960, p. 51.

³ *op. cit.* p. 80.

libre cours à mon affection pour mes parents. Mon père était violent et malade. La tendresse matérialiste et incompréhensive de ma mère m'importunait, si bien que je pris très tôt l'habitude d'aller me cacher dans les parties les plus secrètes des parcs et des jardins pour échapper aux sentiments que m'inspirait sa présence. Je passais mes journées avec ma gouvernante française-alsacienne, Marie Wild »⁴.

Les Amis de Milosz ne désespèrent pas de retrouver le chemin de celle qui sut offrir un visage si bienveillant à l'enfant solitaire⁵.

En 1905, Milosz rencontre à nouveau l'Alsace, cette fois en la personne de Léon Vogt, industriel à Niederbruck. Ce fut au cours d'un séjour en Suisse, au Rigi Kaltbad, station à la mode de la Belle Époque. Des goûts communs rapprochent les deux hommes et ce sera le début d'une grande et longue amitié. Des lettres magnifiques en témoignent⁶.

Léon était le fils de Joseph Vogt qui avait créé une fonderie de cuivre, en 1882, à Niederbruck. Il fut également à l'origine de la découverte de la potasse d'Alsace. Maire de sa petite commune de 1891 à 1919, son fils Léon le secondait à la fonderie tout en se passionnant pour la sculpture et les beaux-arts. Il avait étudié avec Antoine Bourdelle. Avec sa femme musicienne, Léon s'installa dans une maison au pied de la colline de l'Eichbourg, à la périphérie de Niederbruck, et c'est là que Milosz, de 1906 à 1913, se rendit très souvent, devenant un familier de l'Alsace. Lui, le solitaire, l'exilé, fit bientôt partie de la famille. Et quand, début 1914, devant l'imminence de la guerre, il fut décidé d'une installation dans la banlieue parisienne, Milosz retrouva les Vogt dans leur nouvelle demeure, chaque dimanche ou presque.

Quand ils se rencontraient, les deux amis faisaient de longues promenades à pied dans les Vosges. Milosz lisait à Léon des passages de ses futurs ouvrages, ils partageaient les mêmes goûts littéraires. Les concerts tenaient une grande place dans leurs activités communes. Au sujet d'un projet de séjour dans la vallée du Rhin, Milosz écrit à Léon : « *Qu'emportez-vous comme vêtements ? Il y a des opéras et des concerts dans les villes où nous allons, ne l'oubliez pas !* »

Milosz, qui habitait Paris, se rendait chez ses amis en train. « *Je serai à Niederbruck dimanche prochain 15 juin. Si vous voulez venir à ma rencontre à Belfort, cela me fera bien plaisir* ». Parfois, il arrive à Mulhouse, prend le petit train qu'il appelle « drelin drelin » en raison de sa cloche, et descend à Sickert, plus proche de la maison des Vogt que le village de Niederbruck.

⁴ *Cahiers des Amis de Milosz* n° 16/17, éd. André Silvaire, Paris, 1979, p. 19.

⁵ Pour l'instant, nous avons retrouvé la trace d'un Frédéric Wild, mécanicien, vivant à Moscou. Le 18 septembre 1872, il déclare opter pour la nationalité française avec sa femme et son enfant au Consulat général de France de Moscou. Il vient de Mulhouse, d'une famille d'artisans, actes de naissance et de mariage en font foi. Une Marie Wild, de 9 ans plus jeune, se trouve également dans les tables décennales des Archives de la ville de Mulhouse. Ses parents artisans demeurent à Mulhouse, mais ne sont pas les mêmes que ceux de Frédéric Wild. Une relation pourrait-elle exister entre les deux familles ? La recherche continue...

⁶ O. V. de L. Milosz, *Soixante-quinze lettres inédites*, éd. André Silvaire, Paris, 1969.

Que représente l'Alsace pour Milosz ? Il l'oppose très souvent à Paris, la ville de toutes les pertes. À un autre correspondant, Christian Gauss⁷, dont la famille vient d'Allemagne, il parle du « *Paris faux et superficiel des artistes et des poètes* », de sa « *solitude agitée au milieu des imbéciles du Napolitain* ». Il lui raconte encore comment un ami d'Alsace, venu un jour le rencontrer, fut heureux et soulagé de « *reprendre le train pour l'Alsace des familles* » !

Cette amitié avec les Vogt le rend heureux. Il évoque souvent leurs quatre « *enfants couleur de moisson* ». Ses lettres sont joyeuses, parfois légères, pleines d'humour et cela est rare chez Milosz. À la naissance du fils de son ami, il le félicite pour ce « *Survogt* » ! Allusion à leur dernière lecture de Nietzsche...

Dans cette correspondance, de nombreux noms de lieux sont évoqués : Colmar, Luxeuil, Nancy « *ville admirable* », la Forêt Noire, le Titisee, Fribourg, le duché de Bade, Lucerne, Zürich, Cologne, le Rhin. Seule la ville de Genève avec « *son éternel dimanche protestant* » ne trouve pas grâce à ses yeux !

Peut-être n'est-il pas étonnant que les deux correspondances les plus riches de Milosz soient destinées à des amis venant de l'Est, comme lui. Depuis Czéréia, il écrit à Christian Gauss, vivant aux États-Unis, qu'il n'oserait jamais inviter un Français dans son château qu'il est en train de restaurer, car « *les Français sont trop moqueurs* » ! Et dans une autre lettre, il ajoute qu'un « *barbare du Nord restera toujours un peu étranger à cette petite politesse lustrée et classique du Latin* ».

Avec la famille Vogt, Milosz a trouvé en Alsace un foyer accueillant où il s'est senti chez lui. Remarquons cependant que sa création poétique ne semble pas nourrie par ces endroits qu'il a parcourus et appréciés. Ces derniers font plutôt l'objet de ses lettres. Un poème fait exception, « *Le Pont sur le Rhin* », dont le charme et la nostalgie font penser à Guillaume Apollinaire.

*Je te donnerai – mais ne le dis pas – la pauvre clef
Du caveau de ton passé, là-bas, loin dans la vallée
Où l'on voit jour et nuit la neige neiger sur le Rhin ;
– Et toutes choses qui furent et ne furent pas –
Luiront comme des villes dans les lacs d'or de ton vin,
Dans les lacs d'or – songe aux années – de ton cher vin du Rhin.⁸*

Mais revenons à Niederbruck. Les parents de Léon, au début de la Première Guerre mondiale, avaient promis d'ériger une statue sur le rocher de l'Eichstein, si l'usine et la vallée étaient épargnées. Leur vœu fut exaucé et ce fut Antoine Bourdelle, ami de Léon et d'Oscar et auteur du *Monument à*

⁷ O. V. de L. Milosz, *Lettres inédites à Christian Gauss*, éd. André Silvaire, Paris, 1976.

⁸ *Le Pont sur le Rhin*, texte appartenant initialement aux *Scènes de Don Juan*, dans le recueil *Les Sept Solitudes* (1906). Milosz l'a ensuite choisi pour faire partie du recueil *Poèmes*, paru en 1915 aux éditions Figuière.

Mickiewicz à Paris, qui exécuta la belle statue de six mètres, appelée *La Vierge d'Alsace* ou *La Vierge à l'offrande*. Elle fut inaugurée le 7 octobre 1923. Sur son socle, on peut lire l'inscription suivante : « En reconnaissance de la protection divine sur la vallée de Masevaux et du retour de l'Alsace-Lorraine à la France – les époux Joseph Vogt – 1914-1918 ».

Quelques années plus tard, Milosz qui a perdu son ami Léon, mort brutalement en 1924, pense encore à l'Alsace. Fin 1927, probablement sollicité par Renée de Brimont, petite nièce de Lamartine, il propose à Bourdelle de concourir pour un monument destiné à Strasbourg. Ce monument sera dédié à Lamartine et à Victor Hugo. Il a pour but d'associer les Alsaciens à la commémoration du romantisme français en 1930. Il symbolisera « *le retour du romantisme français expatrié depuis 1870* ». Bourdelle répond positivement à la lettre de Milosz et dépose une maquette en 1928. C'est le statuaire parisien Bouchard qui sera finalement choisi en 1929. Après quelques contestations concernant le choix d'un sculpteur non alsacien et plusieurs péripéties relatives à l'emplacement de la statue, le monument sera enfin érigé, mais seulement en 1931. Puis, quand il sera détruit pendant la dernière guerre, il ne sera pas reconstruit. Lors d'une séance du conseil municipal de Strasbourg, en 1931, un conseiller avait prévenu : « *C'est toujours une chose risquée que d'imposer aux Alsaciens des monuments qu'ils n'ont pas demandés* » !⁹

Aux Archives du Musée Antoine Bourdelle de Paris, on peut lire un court article sur « Bourdelle et l'Alsace », paru dans le *Bulletin du Musée Ingres*, en 2003. L'auteur compte six œuvres originales de Bourdelle léguées à l'Alsace : un buste en bronze d'Eugène Koeberlé à Strasbourg, deux maquettes originales *La Force* et *La Victoire* à Strasbourg, *La Vierge à l'offrande* de Niederbruck dont une réplique se trouve dans la crypte de l'Hartmannswilkerkopf, une maquette de grandes dimensions intitulée *La France* et qui fut offerte à Strasbourg en 1945.



La Vierge de Niederbruck

⁹ *Cahiers des Amis de Milosz*, n° 49, *Milosz et Bourdelle*, éd. L'Harmattan, Paris, 2010.

Dans un des premiers articles politiques de Milosz, écrits en mars 1918, il n'est pas sans intérêt de noter plusieurs références inattendues à l'Alsace. L'auteur compare la situation de cette région à celle de la Lituanie et de la Pologne, trois « *pays de grande culture* », « *asservis* » par une domination étrangère. Mais l'Alsace, écrit-il, a la chance de connaître « *la langue de ses oppresseurs* » et d'être soutenue « *par la sympathie fraternelle de quarante millions de Français* » ! Ces allusions montrent un Milosz sensible aux problèmes d'une région qu'il connaît à travers des yeux amis.

Bien plus tard, trois admirateurs de son œuvre eurent aussi un lien avec l'Alsace. Claude Vigée, le grand poète juif né à Bischwiller, était présent lors de la création de l'association Les Amis de Milosz, fondée en 1966 par l'éditeur André Silvaire. Quant au compositeur Henri Tomasi, admirateur inconditionnel de Milosz, c'est à Mulhouse qu'il créa son *Don Juan de Mañara* le 3 mars 1967. Ce superbe oratorio reprend le livret du mystère de Milosz, *Miguel Mañara*.

Enfin, une sympathique anecdote nous apprend que Czesław Miłosz¹⁰, le cousin d'Oscar, né à Šeteniai près de Kėdainiai en Lituanie, poète d'expression polonaise qui reçut le prix Nobel de littérature en 1980, séjourna à Mittelbergheim, à l'automne 1951, alors qu'il venait de solliciter l'asile politique en France¹¹. Il logea chez un vigneron et passa quelques jours délicieux dans ce petit village. Il en reste un poème, *Mittelbergheim*, dont le texte est publié ci-après.

En 2002, une artiste peintre habitant Mittelbergheim, Marie Dréa, participa à une initiative artistique consistant à installer des œuvres d'art dans onze communes de la région. Elle choisit le poème de Czesław et créa *La Promesse*, sept panneaux inspirés par ce texte, qui furent exposés dans l'allée qui mène au vieux moulin à huile, datant du XVIII^e siècle. Depuis cette date, le poème de Czesław Miłosz reste affiché sur le mur du moulin. Marie Dréa eut la grande joie d'être reçue par le poète lui-même, six mois avant sa mort – en août 2004 – à Cracovie. Elle avait sollicité cette entrevue pour l'interroger sur ce poème mystérieux qui la fascinait. Czesław se souvenait être venu à Mittelbergheim pour participer à un congrès d'exilés, mais il ne savait plus à l'initiative de qui. Dans l'entretien qu'elle nous a accordé¹², elle nous apprend encore que, lors de la remise du prix Nobel, un seul poème de Czesław fut interprété à Oslo et c'était *Mittelbergheim*¹³ !

¹⁰ Czesław Miłosz étant Polonais, nous respectons ici les signes diacritiques de sa langue. A noter qu'en lituanien, l'orthographe des noms des deux cousins diffère sensiblement : Oskaras Milašius et Česlovas Milošas.

¹¹ Notre amie Ewa Bienkowska de l'Université Kardinal Stefan Wyszyński de Varsovie fut la première à se rendre à Mittelbergheim et à nous signaler cette anecdote. Elle la raconte dans un très joli article, paru dans le numéro 76 de la revue *La Grappe* (BP 9 - 77350 Le Mée sur Seine – 2009).

¹² Entretien réalisé en avril 2012 à Mittelbergheim où Marie Dréa eut la générosité de nous recevoir. Nous l'en remercions vivement.

¹³ Cf. également dans ce numéro : Andrzej Franaszek, « Czesław Miłosz et *Mittelbergheim* : le poète, le sage et les tentations du diable ».

Pour les deux cousins Milosz, l'Alsace fut, un jour, une halte bienfaisante dans leur vie d'exilés. Pour Oscar, elle prit le visage de l'affection avec Marie Wild, la gouvernante, puis celui de l'amitié avec la famille Vogt. Pour Czesław, ce fut le petit village de Mittelbergheim qui, un instant, lui offrit une hospitalité qu'il n'oubliera jamais.

Et maintenant, une question dérangeante : pourquoi Oscar Vladislas de Lubicz Milosz a-t-il, un jour, donné une partie de son nom à celui qui, désormais, s'appela Schwaller de Lubicz ?

Fils d'un pharmacien alsacien, René Schwaller (1887-1961) fait ses études à Strasbourg où il se lie d'amitié avec Hans Arp. Il s'engage dans la théosophie, en 1915, prend la direction du journal *Le Théosophe*, en 1917, publie un ouvrage sur la symbolique des nombres et c'est à ce moment-là qu'il rencontre Milosz et ses amis qui s'intéressent également à l'ésotérisme. Très vite, sous la direction de Schwaller, ils décident de créer un groupe de « refonte morale » pour une société dévastée par la guerre. C'est autour de cet objectif que naît le cercle des Veilleurs. Mais, dès 1921, le groupe se dissout et, peu après, Schwaller part avec son épouse en Égypte, sous le nom de Schwaller de Lubicz. Que s'est-il passé ?

Nous remarquons que Milosz, si fidèle en amitié, ne fait jamais allusion, dans ses lettres, à cet épisode des Veilleurs. Il parle en revanche de ses rencontres avec Guénon, égyptologue, ésotériste confirmé, mais jamais de Schwaller. René-Louis Doyon, éditeur ami de Milosz, dans ses *Livrets du Mandarin*, juge sévèrement le cercle des Veilleurs. Il parle de « séances de magie douteuses » et d'expériences peu sérieuses. Au cours de l'une d'elles, Milosz aurait fait Schwaller « Chevalier selon le rite lituanien » en lui donnant la moitié de son nom. Pour quelle raison ? Un gage d'amitié ? Un service rendu ? Ironiquement, l'auteur ajoute : « *La farce cessa dès que le commanditaire ne paya plus.* »

Amitié déçue, voire trahie pour Milosz ? Mais que l'Alsace se rassure, elle ne joue aucun rôle dans cet épisode !



Le mur du moulin où est affiché le poème *Mittelbergheim*.

Czesław Miłosz et *Mittelbergheim* : le poète, le sage et les tentations du diable

Andrzej Franaszek

Mittelbergheim, l'un des plus merveilleux poèmes de Czesław Miłosz, porte un titre bien mystérieux. Il fut écrit par un homme de quarante ans qui était à mi-chemin de la vie. Ce fut comme une pause dans la course de la vie, dans les recherches artistiques, dans l'accomplissement du destin dont les gardiens sont « le feu, la puissance, la force ». Les belles images d'un village alsacien, et un calme donné pour un moment, mais seulement pour un moment, l'harmonie du monde juste observée. L'intuition de l'avenir. Une prière comprenant l'admiration, la gratitude, la quête. En le lisant, nous devons nous souvenir que nous sommes au milieu d'un récit que le poète nomma « *l'histoire d'un suicide véritable* ».



Czesław Miłosz

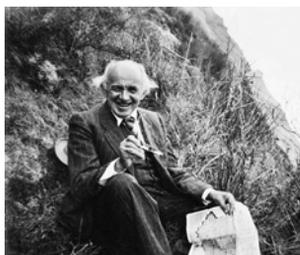
Le 1^{er} février 1951, Czesław Miłosz, à l'époque un modeste diplomate de la Pologne communiste, prit une décision périlleuse : il « choisit la liberté ». Il s'enfuit de l'ambassade de Pologne à Paris pour se réfugier à Maisons-Laffitte, au siège de la revue d'émigration *Kultura* dirigée par Jerzy Giedroyc. Très vite, il se retrouva dans le rôle d'un « animal traqué ». Les autorités de la Pologne populaire organisèrent une véritable chasse aux sorcières en déclarant qu'il était un traître à sa patrie, qu'il était assoiffé de dollars américains et qu'il payerait sa trahison par la perte de son talent. Une grande partie de la communauté polonaise émigrée, surtout celle de Londres, conservatrice et intransigeante, voyait en lui, non pas un poète ou un intellectuel tombé dans un piège idéologique, mais uniquement un apparatchik, un opportuniste, voire un provocateur ou un espion. A cause de son passé communiste, les autorités des États-Unis – où vivait déjà sa famille – lui refusèrent tout visa d'entrée. Il ne put donc la voir, ni sa femme ni ses deux fils, dont l'un naquit durant son absence.

Lui-même n'avait même pas la certitude de la justesse de son choix. Au contraire, il oscillait entre une profonde dépression et des états d'excitation émotionnelle. Il combattait un sentiment de trahison envers ses amis restés au pays, mais aussi celui d'une vie ratée car, en choisissant l'émigration et en rompant avec « le camp du progrès » et celui de « l'avenir radieux », il se condamnait – comme l'affirmait la propagande communiste de l'époque –

aux « poubelles de l'histoire ». Il angoissait sans cesse ses hôtes de Maisons-Laffitte par des disputes. En luttant contre des pensées suicidaires, il tournait en rond dans sa chambre durant des heures, grillant cigarette sur cigarette, et se grattant nerveusement jusqu'au sang. Vincenz écrivit, à la lecture d'une des lettres de Miłosz, qu'il était « *totale­ment malade, car une phrase contredisait totale­ment l'autre ; je n'ai pas été capable de comprendre tant de contradictions jusqu'au jour où j'ai vu l'image d'un coléoptère cloué au sol par une épingle, les pattes continuant à essayer de courir. A ce moment, j'ai compris.* »

C'est justement à Stanisław Vincenz que Jerzy Giedroyc s'adressa pour lui demander d'aider Miłosz à sortir de son désarroi. C'est en grande partie grâce à lui que Miłosz retrouva son équilibre spirituel. Vincenz, à l'époque un sexagénaire plein de vigueur, était issu d'une famille d'origine française établie depuis longtemps en Galicie. Il était né dans le village de Słoboda Rungurska, près de Kołomyja (aujourd'hui en Ukraine Occidentale), où son père fut l'un des pionniers de l'industrie pétrolière. Stanisław Vincenz ne s'intéressait pas à l'activité de son père. Vivant comme l'indique sa notice biographique « *aux confins des cultures valaque, gitane, slovaque, arménienne, ukrainienne, tchèque, polonaise et autrichienne* », il étudia le droit, la biologie, le sanscrit, la psychologie et la philosophie aux universités de Lviv et de Vienne. Il s'intéressa particulièrement à la culture des Houtsoules, une population montagnarde d'origine ukrainienne vivant dans les Carpates aux confins de la Bucovine et de la Ruthénie. Spécialiste de la Grèce antique et surtout d'Homère, il traduisit Dostoïevski et écrivit une monumentale œuvre romanesque, *Na wysokiej poloninie*. Il fut surtout un sage socratique qui savait soigner les âmes blessées.

Après une véritable odyssée durant la guerre, dont une arrestation par le NKVD, il trouva refuge avec sa femme Irène près de Grenoble, dans le petit village alpin de La Combe-de-Lancey, dans le Val d'Isère. Une vieille maison paysanne de pierre attirait les invités malgré une table d'hôtes qui n'offrait parfois que des tomates et de la małmałyga, un plat traditionnel ruthène à base de semoule ou de farine. Il y fallait chercher l'eau au puit. Vincenz, comme l'écrivait Jeanne Hersch, était « *grand, puissant, lourd, avec une tête ronde, grande et large, et une paire d'yeux bleus inhabituels* » dont le regard provenait « *d'un pays perdu où l'humour des voyous et la nostalgie redonnent la fraîcheur et une profondeur transparente à l'amour ; il était l'ami. Tous venaient le voir : les vieux, les enfants, les femmes, tout le monde (...)* pour racon-



Stanisław Vincenz

ter ce qui se passait ou pour dire que rien ne s'était passé. Chacun s'essayait un moment pour être écouté, aperçu, aimé. »

Czesław Miłosz vint pour la première fois à La Combe à la fin de l'été 1951. Il ressentit aussi ce rayonnement et, malgré toutes ses douleurs, « s'acclimata ». De retour à Paris, il fut, selon Giedroyc, « transformé, moins inégal et plein d'un nouvel enthousiasme pour le travail ». Enfin, comme il le ressentait lui-même, il était serein et se demandait « combien de temps suffirait ce réservoir de bonheur que j'amenais de La Combe ». Seules vingt années séparaient les deux hommes, et pourtant il semblait à Miłosz que Vincenz venait d'une autre époque, plus heureuse, où l'on respirait plus profondément sans sentir sur soi le regard froid de l'esprit du temps.

L'auteur de *Na wysokiej poloninie* le traita avec une grande bienveillance, mais aussi avec un peu d'indulgence. Miłosz, à son tour, voyait en lui un père ou un grand-père sage et donnant confiance. On peut dire qu'en cherchant le soutien spirituel de Vincenz, Miłosz allait à contre-courant du temps, en recherchant jusque dans son enfance pour retrouver le réservoir des forces afin d'atteindre « l'âge d'adulte, l'âge des échecs¹ ».

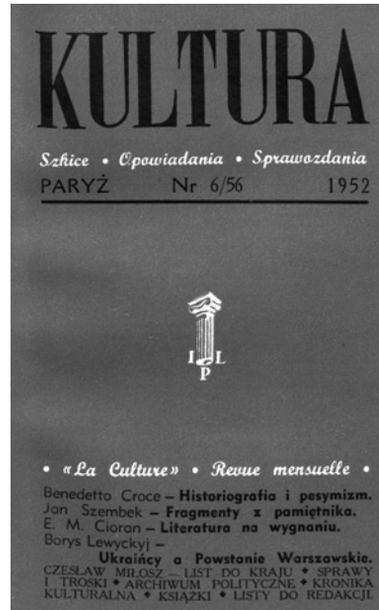
Les multiples rencontres et l'intensif échange épistolaire avec Vincenz ont rendu possible le processus de sortie de dépression et, surtout, d'empoisonnement idéologique, d'influence – au moins partiellement – de la doctrine marxiste et stalinienne. On peut comparer ce processus à un exorcisme car Miłosz ressentait l'initiation à la « sagesse » communiste comme une sorte de pacte avec le diable.

L'écrivain déraciné, privé de sa maison au sens littéral mais aussi spirituel, cherchait sa place sur Terre. Vincenz l'aidera à la retrouver. Il lui montra que vivre dans sa patrie ne signifie pas simplement demeurer physiquement dans les frontières du pays et que l'histoire n'est pas un recueil de lois mais l'héritage et la mémoire d'individus. Il n'a pas essayé de discuter avec le tentateur idéologique en utilisant sa langue, une langue abstraite de syllogismes. Il parlait par un récit, prononcé dans une maison en granit comme si Miłosz avait la chance de pénétrer dans le cœur de la pierre pour y trouver la force de la Terre. Il le soignait avec un remède qui permettait au poète en douleur de se libérer lui-même. Il lui intima avec patience : « échappez-vous vers votre véritable destin et vers la liberté intérieure ». Il lui recommanda de visiter à Paris le Musée de l'Homme pour « abandonner l'époque et atteindre l'humanité », parmi les statuettes préhistoriques et les masques africains. Il lui conseilla d'abandonner les bibliothèques pour des randonnées afin de repousser les cauchemars nocturnes. Il l'incita à un lent voyage à travers le monde, à le toucher avec les pieds et les mains, à regarder avec humilité l'infini de ses formes, libres des folies humaines et des chuchotements sataniques.

¹ Expression issue d'un poème d'Adam Mickiewicz.

La thérapie, même si elle n'a pas causé une transformation immédiate, donna continuellement des antidotes à l'organisme. Quand - quelques années plus tard - Miłosz fut capable de résumer cette leçon d'espoir que lui offrit Stanisław Vincenz, il dira qu'elle fut un contrepoids à la peur et au sentiment de l'absurde « *dont les vrais noms sont probablement le manque de piété et le nihilisme* » et qu'ils sont l'incapacité de voir autre chose que le « *moi* » et stérilisent l'imagination. Le nihilisme, c'est aussi « *le sentiment de perte de la patrie, céleste et terrestre. La patrie, c'est la chose que nous aimons. Peut-on aimer le Ciel dépourvu de toutes nos idées sur lui et peut-on aimer la Terre dont la surface se transforme en abstraction ?* ». La leçon de mémoire, un dialogue sur la pierre taillée depuis des millénaires par la main de l'homme, sur la route qui se souvient du légionnaire romain, sur l'arbre planté depuis un siècle, apportant la touche du passé tout en donnant la distance par rapport à soi-même et la plénitude avec la famille humaine.

Le poème *Mittelbergheim*, dédié à Stanisław Vincenz, fut le premier signe de l'espoir. Le poète lui-même le décrit comme « *le poème de la convalescence* ». Miłosz arriva dans ce village alsacien en septembre 1951 quand le Congrès pour la Liberté de la Culture, un forum international d'intellectuels de gauche mais antitotalitaires, organisa une conférence dans la proche petite localité d'Andlau. En présence, entre autres, de Roger Caillois, de Nicola Chiaromonte et de Denis de Rougemont, Miłosz y lut son essai *La grande tentation*, qui se transforma plus tard en livre, *La Pensée captive. Essai sur les logocraties populaires*, consacré aux pièges tendus aux intellectuels et artistes qui capitulent devant l'idéologie communiste².



Le numéro de *Kultura* où parut le poème pour la première fois.

² Le poème est actuellement affiché sur le mur du vieux moulin à huile de Mittelbergheim, en versions française et allemande, avec la signature : « Czesław Miłosz. Né en Lituanie. Prix Nobel de Littérature en 1980. » Cf. également dans ce numéro l'article de Janine Kohler « Le poète Oscar Miłosz et l'Alsace ».

Le village de Mittelbergheim, situé sur une ancienne route celtique et mentionné dans les chroniques du VII^e siècle, est aujourd'hui connu principalement pour ses vignes et son excellent sylvaner. Des bornes lumineuses portant les messages de grands poètes européens ont été installées à la fin du XX^e siècle sur le pont de l'Europe reliant Strasbourg à la ville allemande voisine de Kehl. Les paroles de Miłosz figurent parmi ces messages : « *Je suis la voix d'une autre Europe, à laquelle appartiennent de nombreuses villes et pays à l'est de l'Allemagne. (...) Malgré les divisions du passé, nous avons tous beaucoup de choses en commun. C'est la mémoire du Sud, de la civilisation méditerranéenne qui a été toujours présente dans notre religion, notre philosophie, nos monuments, dans le langage, la peinture et l'architecture. J'ai moi-même grandi dans une ville où le baroque prédominait dans les églises catholiques romaines du Nord, et j'ai appris à l'école à réciter Horace et Ovide. C'est pourquoi j'ai senti que j'avais le droit de penser que l'Europe était ma patrie*³ ». Ces paroles font écho à la sagesse de Vincenz.

Traduit du polonais par Piotr Daszkiewicz

Repères biographiques : Andrzej Franaszek, né en 1971, est historien et critique littéraire, membre de la rédaction de *Tygodnik Powszechny*, maître de conférences à l'Institut de Philologie Polonaise de l'Université Pédagogique de Cracovie, auteur des livres *Ciemne źródło. Esej o cierpieniu w twórczości Zbigniewa Herberta* (Znak, 2008), *Przepustka z piekła. 44 szkice o literaturze i przygodach duszy* (Znak, 2010) et *Miłosz. Biografia* (Znak, 2011). Pour sa biographie de Miłosz, il a obtenu le prix de la Fondation Kościelski (Fundacja Kościelskich) et le prix Nike des Lecteurs de *Gazeta Wyborcza*. Ce texte est une version remaniée de fragments de ce livre.

³ Cf. *Ecrire les frontières. Le Pont de l'Europe. Strasbourg*, Editions du Conseil de l'Europe, 1999.

Mittelbergheim

Stanisławowi Vincenzowi

Wino śpi w beczkach z dębu nadreńskiego.
Budzi mnie dzwon kościółka
między winnicami Mittelbergheim.
Słyszę małe źródło
Pluszczące w cembrowinę na podwórzu, stuk
Drewniaków na ulicy. Tytoń schnący
Pod okapem i pługi i koła drewniane
I zбочa gór i jesień przy mnie są.

Oczy mam jeszcze zamknięte. Nie goń mnie
Ogniu, potęgo, siło, bo za wcześnie.
Przeżyłem wiele lat i jak w tym śnie
Czułem że sięgam ruchomej granicy
Za którą spełnia się barwa i dźwięk
I połączone są rzeczy tej ziemi.
Ust mi przemocą jeszcze nie otwieraj,
Pozwól mi ufać, wierzyć że dosięgnę,
Daj mi przystanąć w Mittelbergheim.

Ja wiem, że powinienem. Przy mnie są
Jesień i koła drewniane i liście
Tytoniu pod okapem. Tu i wszędzie
Jest moja ziemia, gdziekolwiek się zwrócę
I w jakimkolwiek usłyszę języku
Piosenkę dziecka, rozmowę kochanków.
Bardziej od innych szczęśliwy, mam wziąć
Spojrzenie, uśmiech, gwiazdę, jedwab zgięty
Na linii kolan. Pogodny, patrzący,
Mam iść górami, w miękkim blasku dnia
Nad wody, miasta, drogi, obyczaje.

Ogniu, potęgo, siło, ty co mnie
Trzymasz we wnętrzu dłoni której bruzdy
Są jak wąwozy olbrzymie, czesane
Wiatrem południa. Ty co dajesz pewność
W godzinie lęku, tygodniu zwątpienia,
Za wcześnie jeszcze, niech wino dojrzewa,
Niechaj podróżni śpią w Mittelbergheim.

Czesław Miłosz

Mittelbergheim

A Stanisław Vincenz

Le vin dort dans les fûts de chêne du Rhin,
La cloche d'une chapelle dans les vignes m'éveille
A Mittelbergheim. J'entends une petite source
Ruisseler dans le puits de la cour, un claquement
De sabots dans la rue. Le tabac qui sèche
Sous l'auvent, et les charrues et les roues de bois
Et les versants des monts et l'automne m'accompagnent.

Je garde les yeux clos. Ne me pressez pas,
Vous, feu, vigueur, puissance, il est trop tôt.
J'ai traversé nombre d'années et, comme au cours de ce demi-sommeil,
J'ai senti là que j'atteignais cette nouvelle frontière
Au-delà de laquelle couleur et son s'accomplissent
Et les choses de cette terre sont unies.
Ne m'obligez pas encore à vous ouvrir les lèvres.
Laissez-moi m'attarder ici, à Mittelbergheim.

Je connais mon devoir. Ils sont avec moi,
Automne et roues de bois et tabac suspendu
Sous l'auvent. Ici et partout
Se trouve ma patrie, où que je tourne,
Quelle que soit la langue, j'entendrais
Le chant d'un enfant, les paroles d'amants.
Plus heureux que quiconque, il faut que j'accueille
Un regard, un sourire, une étoile, le genou ployé
Froissant la soie. Serein, voyant,
Je graviterais les collines dans la douce chaleur du jour
Au-delà des eaux, des cités, des routes, des coutumes humaines.

Feu, vigueur, puissance, qui me tenez
Au creux de votre main dont les sillons
Semblent d'immenses gorges creusées
Par un vent du sud. Vous qui donnez la certitude
A l'heure de la crainte, dans la semaine de doute,
Il est trop tôt, laissez mûrir le vin,
Laissez dormir les voyageurs à Mittelbergheim.

Czesław Miłosz

Traduit par Monique Tchui et Jill Silberstein et revu par l'auteur.



Antanas Mončas, *Calvaire*, bronze, 36 x 19,5 x 19,5 cm, 1956.

Antanas Mončys : « créer, c'est s'identifier »

Mathilde Desvages

Pour Antanas Mončys¹, la voie de la création est comme une évidence. Par son histoire et par celle d'une Europe morcelée, blessée suite à la Seconde Guerre mondiale, il lui a fallu construire, remodeler son identité et concilier ses racines lituaniennes et sa terre d'accueil, la France. Son œuvre sculpté n'est pas autobiographique mais il témoigne du parcours unique, symbolique et intime à la fois, d'un homme qui a trouvé dans la sculpture un moyen d'expression singulier et nécessaire.



Antanas Mončys

« La Lituanie m'a dégauchi, Paris m'a poli »

Très vite, Mončys voit dans la sculpture la possibilité d'un avenir. Pourtant, à l'origine, il se prédestine à des études d'architecture qu'il débuta en 1942 à l'université Vytautas Magnus de Kaunas. Mais les événements qui suivirent, entraînant la Lituanie dans le conflit opposant Soviétiques et Allemands, l'empêchent de terminer ses études.

En 1944, il n'a d'autre choix que de quitter la Lituanie. A bicyclette, Mončys part de Mončiai, près de Palanga, où vivent ses parents et ses trois sœurs, Bronė, Birutė et Stasė, et se dirige vers l'Allemagne. En décembre 1944, alors qu'il est à Berlin, il retrouve un ami de Kretinga. Ils parviennent à se procurer des papiers leur permettant de repartir vers Nuremberg, où un camp de réfugiés s'est constitué. Il rejoint d'autres Lituaniens réfugiés dans un autre camp près de Munich.

En 1946, il retrouve Vytautas Kašuba et sa femme Aleksandra, sculpteur et professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Kaunas avant de s'exiler en 1943. Leurs retrouvailles sont déterminantes pour Antanas Mončys : Kašuba l'encourage vivement à poursuivre des études d'art et de sculpture. En zone d'occupation française, à Fribourg-en-Brisgau se crée une Ecole des arts et métiers dont la direction est confiée à Vytautas Kazimieras Jonynas, artiste réfugié originaire de Kaunas². Il avait été en charge de la réalisation du Pavillon lituanien pour l'Exposition Universelle de Paris en 1937 et fut directeur de l'Ecole de Kaunas entre 1935 et 1944.

¹ Cf. Viktoras Liutkus, *Portrait de Antanas Mončys (1921-1993)*, in : <http://www.cahiers-lituaniens.org/artistes/moncys.htm>

² Cf. Laima Bialopetravičienė, « Vytautas Kazimieras Jonynas au croisement mondial des arts », *Cahiers Lituaniens* n°8, 2007, p. 37-40.

Jonynas obtient des financements grâce au soutien du diplomate Raymond Schmittlein³ assurant l'existence de l'école jusqu'en 1950. L'école rassemble près de 90 % de réfugiés baltes. Elle contribue alors à favoriser leur intégration en zone française et le développement de l'art et de la culture balte. Mončys rejoint la zone d'occupation française grâce à son adhésion au groupe de folklore lituanien « M.K. Čiulionis », puis intègre l'école sur la recommandation de Kašuba. Avec assiduité, Mončys assiste aux cours de dessin, de sculpture, d'histoire de l'art et de langues française et allemande. Alors que la plupart des Lituanais quittent l'école pour s'exiler aux États-Unis, au Canada ou en Australie, Mončys décide de rester en Europe. En 1950, il arrive en France, hébergé par la famille du gouverneur Pierre Pène avant d'obtenir une bourse. Probablement attiré par le rayonnement culturel dont disposait Paris avant la guerre, Mončys cherche un atelier autre qu'à l'École des Beaux-Arts dont il est peu convaincu par l'enseignement.

L'Académie de la Grande Chaumière, dirigée par Ossip Zadkine revenu des États-Unis en 1947, lui ouvre ses portes. Il y découvre un enseignement plus libre aux côtés de nombreux sculpteurs d'origine étrangère, comme Alicia Penalba et Dietrich Mohr, et de César. Il assimile les préceptes de la sculpture moderne à partir du modelage de la figure féminine. Autour de ce thème, travaillé dans la terre puis exploré dans la pierre, Mončys aère ses volumes, élance ses figures et découpe l'anatomie des corps pour leur donner de l'amplitude. L'artiste fait preuve d'une étonnante capacité à assimiler avec rapidité les approches modernes de la sculpture encore peu connues du grand public. De nombreuses figures élaborées entre 1950 et 1955 marquent l'attachement du sculpteur à la justesse des lignes et des formes dans une grande variété des postures. Les sujets sont d'inspirations diverses. *Femme agenouillée*, *Femme couchée*, exposées respectivement au Salon d'Automne de 1951 et au Salon des Artistes Indépendants de 1954, attestent des influences de Henri Laurens et de Picasso. *La Femme au Serpent* (1952), quant à elle, nous renvoie directement à la mythologie lituanienne à travers le mythe d'Eglė, Reine des serpents. Déployer ses figures dans l'espace en laissant circuler l'air dans les moindres découpages de la matière apparaît alors comme l'une de ses principales directives.

Désireux d'explorer d'autres matériaux et de renouer avec la tradition ancestrale lituanienne de la taille du bois, Mončys développe sa connaissance de la matière au contact d'autres artistes. En 1951, il partage temporairement un atelier avec les frères Anderlin, céramistes. Puis en 1953, il rencontre Florence Martel, fille de Jan Martel. Ils se marient quelques mois plus tard ; de leur union naît en 1954 Jean-Christophe. Avec les frères Martel, sculpteurs

³ Cf. Corine Defrance, « Raymond Schmittlein (1904–1974) : médiateur entre la France et la Lituanie », *Cahiers Lituanais* n°9, 2008, p. 18-23.

membres de l'U.A.M⁴, Mončys participe au chantier de restauration de la cathédrale de Metz en 1954. Explorateurs et créateurs de matériaux innovants, les frères Martel l'encouragent dans cette voie. Ils lui présentent le sculpteur et fondeur Gualtiero Busato qui organise notamment en 1961, l'Exposition Internationale du Petit Bronze au Petit Palais. Mončys y expose une œuvre. Dans la propriété familiale en Vendée, tous trois bénéficient d'une forge d'un atelier voisin. En 1957, dans les jardins du Musée Rodin, il présente au Salon de la Jeune Sculpture, *Pélican* (1956), l'une de ses premières réalisations en métal soudé. Ce thème, peu commun en France, trouve son origine dans la culture populaire balte.

La Lituanie, existence intérieure et résistance sacrée

Autour de 1960, ses œuvres se détachent progressivement de la figuration, explorant dans divers matériaux, aux densités variables, comme la pierre, la terre cuite, le plomb, le métal, puis le bois, les préceptes de la sculpture : matière, volume, espace. En intégrant au fur et à mesure le vide au sein de ses sculptures, Mončys fait preuve d'ingéniosité pour parvenir à révéler toutes les qualités plastiques et techniques de la matière. L'influence de l'architecture si proche de la sculpture dans cette France de la Reconstruction n'est pas si lointaine. Avec le 1^{er} instauré en 1951 qui associe les artistes aux chantiers de reconstructions de bâtiments scolaires, les sculpteurs voient leurs œuvres se placer dans un prolongement de l'architecture. Le vocabulaire architectural s'imisce alors dans les explorations sculpturales. Dans son atelier rue de Sèvres, Antanas Mončys se concentre sur la structure même des volumes qui rythme la sculpture. Dans cette étape déterminante pour l'évolution de son œuvre, Mončys puise une nouvelle fois dans son imaginaire lituanien pour parvenir à l'élaboration de formes nouvelles : *Clocher* (1958), *Moulin des Fées* (1960), *Maison de Lutins* (1961).

Avant d'exposer régulièrement ses œuvres dans le cadre d'expositions collectives en France, aux Etats-Unis, et en Italie notamment, une première exposition personnelle se déroule en 1952 à la suite du chantier de rénovation qui lui est confié. Francis Turbil, architecte et décorateur, rencontré grâce à leur ami commun Pierre Pène, lui propose la rénovation du *Chemin de Croix* et de deux statues de l'église Saint-Marcel de Laon, sinistrée en 1944 à la suite de bombardements. Il débute le chantier à sa sortie de l'atelier de Zadkine en 1951 qu'il quitte par crainte de trop d'influence du maître. Quatorze bas-reliefs de pierre viennent remplacer les panneaux de style saint-sulpicien préexistants. *Le Chemin de Croix* révèle une recherche d'innovation dans le traitement du sujet. Le jeune sculpteur choisit de se concentrer sur la figure de

⁴ U.A.M. : Union des Artistes Modernes, fondée en 1929 par Mallet-Stevens. Rassemble notamment Le Corbusier, Perriand, Bloc, Burkhalter, Jourdain.

Jésus, plutôt que de représenter fidèlement les étapes successives de la Passion du Christ. Ses tableaux sculptés sont de véritables paraboles, en écho à la Bible, où la souffrance est valeur méditative sur le monde. Cette préfiguration n'est pas sans rappeler les nombreuses représentations iconographiques nordiques du Christ Penseur, du Christ qui médite sur les souffrances du monde. De son enfance, Mončys fait ressurgir une iconographie traditionnelle lituanienne privée d'expression dans l'U.R.S.S. au sein d'une œuvre dépourvue d'ornements, trouvant par les incisions faites dans la pierre, l'essentiel du message sacré : la souffrance dans l'espoir d'un avenir meilleur.

Peu ouvert au monde de l'art parisien, préférant le contact d'amis et artistes lituaniens réfugiés à Paris, Mončys sculpte et dessine sans relâche. Il devient membre de l'association des Amis de Milosz. Les éditions André Silvaire lui confient l'illustration de la couverture des *Contes de la Mère l'Oye*⁵, paru en 1963.

Lors de fêtes lituaniennes organisées à Paris, Mončys fait la connaissance du sémioticien Algirdas Julien Greimas. A l'occasion de la publication de son essai *Apie dievus ir Zmones*⁶ - une étude des dieux populaires et de la mythologie lituanienne - Greimas lui confie l'illustration de la couverture pour l'édition lituanienne de 1974. Mončys s'inspire du mythe d'Eglė.

A l'étranger, la presse des communautés lituaniennes d'Amérique et du Canada rend compte régulièrement de ses réalisations artistiques. Antanas Mončys se révèle très vite comme une figure symptomatique de la persistance de l'identité nationale au-delà des frontières. Ces publications voient également dans son œuvre le prolongement de l'expression traditionnelle et sacrée lituanienne. Au cours de sa carrière, Mončys réalise de nombreuses stèles funéraires ; en 1967 à Aix-les-Bains, pour la sépulture de l'ancien ministre exilé Ernestas Galvanauskas, vers 1970 à Londres pour celle du diplomate réfugié Bronius Kazys Balutis ; en 1981 en Italie pour Jonas Grinius et en 1983 dans le Perche pour Ona Greimas, épouse d'Algirdas Greimas. La presse remarque régulièrement le caractère novateur de ces stèles qui rompt avec les monuments funéraires traditionnels.

Des commandes religieuses les plus marquantes dans l'œuvre et la vie du sculpteur est probablement celle d'un Saint-François qui lui est adressée en 1964 par le frère franciscain Leonardas. Réfugié au monastère de Kennebunkport, près de Boston, il fut l'un des professeurs de Mončys au lycée de Kretinga. Au lieu de transcrire une représentation fidèle de Saint-François, le sculpteur préfère évoquer le monde de Saint-François où Dieu est en chaque chose. Ses recherches autour de l'interaction entre les vides et les pleins sont poussées à leur paroxysme dans cette œuvre monumentale. Sur l'arche, de

⁵ O.V. de Milosz, *Contes lituaniens de la Mère l'Oye*, éd. André Silvaire, Paris, 1963.

⁶ A. Greimas, *Apie dievus ir Zmones*, Algimando Mackaus Knygų leidimo fondas, Chicago, 1974.

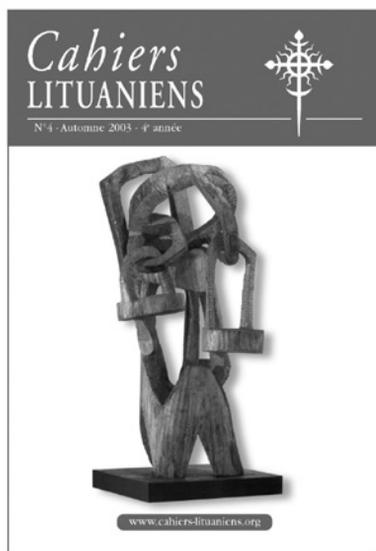
généreuses formes pleines évoquent la nature. Le vide interne donne forme à la silhouette de Saint-François à la lumière (cf. page 12). L'unité entre les pleins et les vides s'opère, entre les volumes et l'espace, entre le martyr et le monde : la matière est alors expression d'harmonie. Dans les années 1960, des expositions sont organisées à Chicago, Portland et Brooklyn grâce au soutien de la communauté lituanienne internationale très active. La presse lituanienne américaine ne manque pas d'éloges à son propos. Les frères de Brooklyn font l'acquisition de *Dialogue* (1961), et l'archevêque Audrys Bačkis, de *Venite Ad Me* (1961), aujourd'hui conservée à Vilnius.

« Ce que je fais, c'est le résultat de ma vie »

Dans les années 1960, Mončys parvient à suggérer la forme. La nature est sa principale inspiration. Ses œuvres s'inscrivent dans le prolongement du courant biomorphe amorcé dans les années 1930 par Arp, Miro et Moore, puis engagé par ses contemporains comme François Stahly et Augustin Cardenas. Dans les années 1970, ses sculptures s'orientent davantage vers l'aspect anthropomorphe. Sans s'éloigner de la figure humaine, il élabore sa sculpture comme il révèle la structure du corps : le squelette. Point d'aspect trop mortuaire dans ces œuvres, ses squelettes sont l'aboutissement d'une recherche qui mêle contrainte de la matière, révélation du matériau et évolution dans l'espace.

Mončys renoue avec le souvenir des forêts légendaires lituaniennes au contact des forêts allemandes de Bavière. Depuis 1968, il y séjourne régulièrement avec sa seconde épouse, Margrit von Haller. De leur union naissent en 1974 Andreas et en 1978 Sabina. Il participe à de nombreuses académies d'été dans les années 1980 en Allemagne où il enseigne la taille. A Paris, il installe son atelier à la Cité Internationale Universitaire en 1974, en échange de cours de sculpture.

D'un tronc d'arbre à l'origine de quatre mètres, il déploie une sculpture articulée au cœur du bois d'une longueur de huit mètres. En 1974, il intègre le mouvement en déstructurant le geste de *La Porteuse d'Eau*. La sculpture est évolution dans l'es-



La Porteuse d'eau en couverture du n°4

pace. Mončys les appelle ses « sculptures permutatoires ». La place accordée au vide apparaît comme espace de pensées spirituelles et physiques par l'intervention de notre propre corps. L'identité et la place de l'homme semblent être les sources premières de ses recherches. Sur les traces de l'Homme, Mončys interroge son caractère primitif en introduisant os et fossiles dans son œuvre. Avec ses médailles de pacotilles, *Maréchal* (1983), apparaît comme un portemédailles grotesque, véritable critique acerbe des régimes ayant tour à tour déchiré son peuple et l'ayant poussé à s'exiler. A la mémoire des souffrances de son peuple, il réalise, entre autres, *Procession sans Fin* (1980), un bas-relief en bois, long de 4 m, sur lequel sont taillés des crânes, à la fois individuels et universels en souvenir des martyrs anonymes de son pays. L'expression de l'homme dans ce qu'il a de personnel et d'universel rend son œuvre profondément existentialiste. Il se rend complice des matériaux bruts qui se présentent à lui, arrivant ainsi à les transformer tout en gardant leurs propriétés respectives.

En 1989, Antanas Mončys retourne pour la première fois en Lituanie. Accompagné de son fils Jean-Christophe, il retrouve ses sœurs et sa mère qui l'attendent depuis 45 ans. Son père mort en 1978, il avait fait parvenir une petite maquette de deux larges et puissantes mains en prière pour la stèle funéraire. Au cimetière de Gruslaukis, il se félicite de son exécution en granit. A Palanga, il décide de faire don d'une grande partie de son œuvre à la ville. Ouverte en 2003, la maison-musée qui porte son nom⁷ assemble dessins, collages, masques, sifflets musicaux, sculptures et archives⁸.

Les frontières devenues plus souples, ses compatriotes lituaniens peuvent enfin lui rendre visite en France jusqu'à sa mort en 1993. L'écrivain Tomas Sakalauskas recueille ses mémoires qu'il publie en 1998⁹. Il est raconté que Mončys était peu bavard. Sans doute avait-il trouvé dans la sculpture un véritable dialogue avec le monde, faisant parler la Lituanie à travers la matière et chantant une créativité jamais essoufflée. Il nous communique une dimension ancestrale, atemporelle de l'être humain, entre corps et matière, entre mouvement et masses, entre volume et vide, entre vie et mort. Sans doute, cette dualité se trouve aussi en tension dans l'identité qu'il s'est construite : celle d'un sculpteur de l'École de Paris d'après-guerre, animée intimement par la Lituanie jamais oubliée.

« Si j'avais la possibilité de recommencer ma vie, je ne vois pas d'autres solutions que de me retrouver à nouveau dans la sculpture... »

⁷ Toutes les œuvres mentionnées ici sont conservées au Musée Antanas-Mončys à Palanga ou référencées dans : Viktoras Liutkus, *Antanas Mončys*, Artseria, Vilnius, 2003.

⁸ La Fondation Antanas-Mončys est chargée de la conservation et de la mise en valeur de la donation.

⁹ Tomas Sakalauskas, *Ketvirtoji Dimensija, Mončys, Mikutis*, Alma Littera, Vilnius, 1998.



Antanas Mončas, *Esclaves*, bas-relief en ardoise, 50 x 80 cm, 1961.



Antanas Mončys, *Tête de Christ*, lavis d'encre noire, 38,2 x 26,7 cm, 1951.

À propos de M.K. Čiurlionis, trois lettres de Nikolai Worobiov à Romain Rolland¹

Bernard Duchatelet et Siegrun Barat

C'est en 1915 que l'écrivain français Romain Rolland (1866-1944), prix Nobel de littérature, découvre la peinture de Čiurlionis², dans le numéro de mars 1914 de la revue *Apollon* entièrement consacré à ce peintre-musicien, où il peut voir reproduites une série de ses œuvres : « *De saisissantes visions, comme au seuil du sommeil, les yeux clos, quand on se sent choir dans le vide, des paysages intellectuels avec un sentiment vertigineux de l'espace. Plusieurs sont des « Sonates » en quatre parties, dont les images évoquent non seulement des intuitions musicales, mais le rythme de leur développement. J'en suis hanté, une partie de la nuit et de la matinée suivantes*³. »

Dans une lettre du 12 février 1918, il en reparle à son ami le peintre Gaston Thiesson (1882-1920), en termes dithyrambiques : « *un homme extraordinaire, peintre et musicien, d'une maîtrise hallucinée, qui rêvait des sortes de paysages polyphoniques, sur plusieurs plans superposés qui se relient, par d'étranges floraisons, – comme de vastes étendues océaniques avec leurs profondeurs, de larges accords avec leurs résonances*⁴. »

Plus tard, la veuve de Čiurlionis, ayant appris que Rolland s'intéressait aux œuvres de son mari, lui écrivit le 21 mars 1930, et lui fit parvenir quelques partitions et reproductions d'œuvres ; elle l'invitait à venir en Lituanie et se proposait de lui procurer quelques livres sur ce pays. À quoi Rolland répondit le 10 avril 1930, rappelant l'heureuse découverte de 1915. Sa lettre montre qu'il ne s'est pas contenté d'un emballement passager. Il a poursuivi sa quête en se procurant des volumes concernant Čiurlionis. Et les questions qu'il pose (« A-t-il écrit ses impressions ? Un journal ? ») prouvent l'intérêt qu'il lui porte. Elles indiquent aussi à quel point il se soucie de la biographie d'un artiste pour en mieux comprendre l'œuvre.

Lorsque Nikolai Worobiov publia en 1938 son ouvrage *M.K. Čiurlionis: der litauische Maler und Musiker*⁵, il fut alerté par Mme Čiurlionis sur l'intérêt de Rolland pour l'œuvre de son mari. Il lui envoya son livre, accompagné d'une première lettre.

¹ Il s'agit de trois lettres écrites en allemand (02/XI/1938, 24/XI/1938, 09/I/1938 [en fait 1939 si on considère l'enveloppe et le contenu de la lettre]). Elles sont conservées à la Bibliothèque nationale de France, au Département des manuscrits modernes et contemporains, dans le Fonds Romain Rolland. La traduction en a été faite par Siegrun Barat.

² Cf. aussi : Nathalie Lorand, « M.K. Čiurlionis (1875-1911), le monde comme symphonie », *Cahiers Litvaniens*, n°3, 2002, p. 7-14.

³ Romain Rolland, *Journal des années de guerre, 1914-1919*, Paris, Albin Michel, 1966, p. 305.

⁴ *Correspondance Romain Rolland ~ Gaston Thiesson (1915-1919)*, thèse soutenue par Roland Roudil, Université Paul Valéry (Montpellier III), 2011, tome I, p. 532.

⁵ Nikolaj Worobiov, *M.K. Čiurlionis : der litauische Maler und Musiker*, Kaunas-Leipzig, Pribačis, 1938, 95 p. + [17] p. de pl.

Kaunas (Lithuanie)

2.11.1938

Kęstučio 32/4 lt. 9

Très cher Maître !

Je me suis permis de vous envoyer, en même temps que cette lettre, mon livre sur le musicien-peintre lithuanien M.K. Čiurlionis, qui vient de paraître.

C'est la première monographie écrite en langue est-européenne sur cet homme et artiste extraordinaire, et je serais heureux de savoir que justement vous, qui êtes le meilleur auteur des représentations de Michel-Ange et de Beethoven, l'aurez en mains parmi les premiers.

Il se peut que je l'aie écrite sans véritable compétence, mais je l'ai fait consciencieusement et avec amour, car cela fait presque 20 ans que je connais et aime les œuvres de Čiurlionis, et que mon regard et mes pensées y reviennent sans cesse.

Je sais par la veuve de l'artiste, Mme S. Čiurlionis, que vous vous êtes intéressé, il y a quelques années de cela, à la musique et aux tableaux de Čiurlionis. Ce serait une grande joie pour moi, si mon petit livre arrivait à réveiller en vous cet intérêt, supposé, bien sûr, que vous ayez le temps et l'envie de le feuilleter.

Si jamais cette nouvelle approche de l'œuvre et du destin de l'artiste vous faisait conclure qu'elle pourrait être de quelque valeur pour les Européens d'aujourd'hui, que ses rêves et ses représentations témoignent de sources spirituelles profondes et pures (qui à l'heure actuelle sont malheureusement de plus en plus souvent ensevelies), alors je vous demanderais au nom des amis de Čiurlionis de nous venir en aide activement. Jusqu'à ce jour Čiurlionis reste pour l'Occident presque un inconnu, même de nom. Mon livre est la première tentative d'introduire l'artiste dans un espace européen plus élargi. Si dans votre bienveillance vous pouviez écrire quelques paroles de recommandation pour ma monographie et me permettre de les ajouter au prospectus de l'éditeur, cela gagnerait à ce livre des lecteurs, pour lesquels il a été écrit, et ceci dans les nombreux pays où votre nom est vénéré et salué avec joie.

Je conclus cette modeste requête avec quelques informations sur moi-même : Je suis né en Lithuanie (en l'an 1903), où j'ai vécu jusqu'à la Grande Guerre Mondiale, ensuite, de 1914-1921 j'ai vécu à Moscou, ensuite de nouveau en Lithuanie. J'ai fait des études d'Histoire de l'Art et de Philosophie aux universités de Marburg, Berlin et Munich.

Depuis 1933, je vis à Kaunas et j'y travaille dans le secteur édition d'une librairie. Le russe est ma langue maternelle. Je lis aussi le français et l'anglais, mais je ne maîtrise pas suffisamment votre langue pour pouvoir écrire une lettre correcte. C'est pour cela que je vous écris en allemand. J'espère que cette langue vous est suffisamment familière pour que la lecture de la lettre et du livre ne vous fatigue pas trop.

Veillez agréer l'expression de ma sincère admiration et sympathie. Votre très dévoué

Nicolay Worobiow

Envoyée « Aux bons soins des / Éditions du Sablier / rue de l'Amiral Mouchez / Paris », cette lettre a suivi à Vézelay et porte les cachets postaux : « Kaunas 5 XI 38 / Paris 7 XI 38 / Vézelay 9 XI 38 ».

Rolland ne tarda pas à répondre, le 11 novembre 1938⁶. Après les remerciements d'usage, il rappelle dans quelles conditions il a découvert le peintre-musicien (il fut « *frappé comme d'un éclair* »), comment il a été saisi par « *le caractère essentiellement musical, symphonique et polyphonique* » de ses sonates, de quelle manière l'avait surtout frappé la *Sonate de la Mer* et l'admiration pour « *la puissance d'évocation hallucinante, qui s'affirme dans les Signes du Zodiaque* ». Il termine sa lettre en espérant que le livre de Worobiow « *fera pénétrer en Occident le nom et le génie de Čiurlionis* ».

Le critique décide de poursuivre le dialogue avec Rolland. Il lui envoie quelques reproductions d'œuvres picturales de Čiurlionis et insiste pour qu'il lui parle davantage de son livre.

Kaunas, 24.11.1938

Très cher Monsieur Rolland !

Rétrospectivement je vous remercie très sincèrement pour ces belles lignes qui décrivent votre relation à Čiurlionis et qui caractérisent le peintre de façon si pertinente. Votre amour déjà ancien pour lui fut une heureuse surprise pour vos très nombreux lecteurs et adeptes en Lithuanie, à qui j'ai communiqué le contenu de votre lettre. Car très peu d'entre eux savaient que dans votre Journal il est déjà question de votre découverte de Čiurlionis.

Pour moi-même, votre lettre a été un immense cadeau, qui m'a comblé de bonheur : pas seulement parce que vous avez si vite réagi à ma lettre et à mon livre, mais surtout, parce que de chacune de vos paroles émane un esprit libre et clair, – et ceci est à l'heure actuelle une chose si exceptionnelle.

Si à un moment ou un autre vous disposez encore d'un peu de temps libre pour feuilleter mon livre, quelques commentaires critiques de votre part au sujet de mon texte auraient pour moi une importance capitale.

Pour exprimer ma sincère gratitude et mon estime, je me suis permis, il y a quelque temps, de vous envoyer quelques reproductions en couleur des tableaux de Čiurlionis ; j'espère qu'elles vous sont parvenues entre-temps.

Votre très dévoué

Nicolay Worobiow

⁶ Cette lettre de Rolland ainsi que la suivante ont été publiées dans un appendice à mon article « Romain Rolland et M.K. Čiurlionis » à paraître dans *République des Lettres et République des Deux Nations : Correspondances d'érudits entre la France, la Pologne et la Lituanie (XVIII^e – début XX^e siècles)*.

Le 12 décembre 1938, Rolland remercie Worobiow de lui avoir envoyé de belles reproductions en couleur de tableaux. Et il revient sur l'idée déjà exprimée en 1930 auprès de Mme Čiurlionis : « *Dès à présent, il me paraît qu'on eût aimé voir revivre plus directement la personne, morale et physique, de Čiurlionis, d'après les descriptions et le souvenir de ses contemporains. J'aimerais à connaître aussi, avec précision, les influences dominantes qu'il a subies, en peinture, en pensée, comme en musique.* »

Manifestement, Rolland désire en savoir plus encore sur Čiurlionis. En réponse, Worobiow lui écrivit une longue lettre :

*Kaunas,
Kęstučio 32/4, lt 9
9.1.1938 [9]*

Très cher Maître !

Veillez avoir la bonté de m'excuser de ne pas avoir retrouvé immédiatement mon calme intérieur pour répondre à votre lettre du 12.12., après avoir été malmené par un certain nombre de petits soucis de la vie quotidienne.

[Suit ici un long paragraphe sur les reproductions faites des peintures de Čiurlionis et sur le moyen de les obtenir.]

Dans mon petit livre je fais autant que possible état de toutes les influences que Čiurlionis a subies en tant que musicien et en tant que peintre. En ce qui concerne le musicien, il faudrait mentionner l'influence de Scriabine en plus de celle de Chopin, Bach, Reger, Strauss et Debussy. Ce serait intéressant de voir comment vous jugez Čiurlionis en tant que compositeur. Je crois que dans ce domaine il était plutôt académique, de niveau inégal, si l'on compare avec ses autres dons, ses dons optiques en particulier.

Chez le peintre, toutes les « influences » étaient de nature assez superficielle et épisodique. Čiurlionis est resté au fond de lui-même un solitaire, pour ne pas dire un « dilettante » (au sens positif du terme).

Vous l'avez exprimé avec une merveilleuse simplicité en disant qu'il suffisait de quelques gravures sur bois japonaises pour déclencher chez Čiurlionis quelques visions similaires ; peut-être pourrait-on aller encore plus loin en soulevant très généralement la question d'une affinité d'esprit avec la sensibilité est-asiatique et sa manière d'être dans le monde. À côté de « l'élément musical dans cette peinture » l'affinité avec les peintures de paysages d'origine est-asiatique (en particulier de la peinture chinoise) est évidente, – et cela relève plutôt d'un point de vue spirituel similaire que d'un emprunt conscient.

Plus importante que la question des influences diverses et variées, me paraît être la question de l'appartenance commune à des – familles d'esprit⁷ –, question dépassant les frontières de l'espace et du temps. Parmi les historiens de l'art

⁷ En français dans le texte.

d'aujourd'hui, Henri Focillon a sans doute le mieux perçu ces interactions. Pour cette raison je trouve tout à fait pertinent que vous utilisiez le mot « affinités⁸ », lorsque vous soulevez la question d'une possible parenté de Čiurlionis avec la peinture anglaise (préraphaélite ou whistlerienne) ou encore avec la peinture nordique.

Actuellement je suis en train de travailler à un livre (destiné à la Lituanie), qui soulève de tels rapports de parenté avec Čiurlionis. En plus des peintres est-asiatiques, je voudrais également mentionner W. Blake, O. Redon et quelques autres artistes (que Čiurlionis n'est pas censé avoir forcément connus). Ensuite j'aimerais également attirer l'attention sur l'imaginaire visuel de certains poètes, avant tout sur celui de E.A. Poe (que Čiurlionis aimait beaucoup) ou encore sur celui de Dante.

Les spécialistes, les historiens d'art, oublient trop facilement, que ce sont justement les poètes qui ont contribué de façon extraordinaire à la formation de notre monde visuel. Lorsque, à l'âge de neuf ans, je lisais pour la première fois Gogol, je n'y « comprenais » sans doute qu'un quart de ce qui y était exprimé, mais ce quart avait bien plus de valeur que toutes les autres parties comprises par la suite ; car à l'époque j'entraîs dans cet univers, – y a-t-il seulement des peintres capables de créer une lumière semblable à celle de Gogol ? Et son vécu de l'espace (cette perspective irrationnelle) est si avant-gardiste et si suggestif, que comparé à cela, les surréalistes actuels et autres artistes ne produisent que des ébauches peu réussies et artificielles. – Je songe particulièrement à « Wij », et à « La Vengeance Terrible » ou à « La Place Ensorcelée ». On peut trouver des éléments semblables dans de vieux contes populaires (p. ex. : descendant sous terre, on aperçoit un ciel radieux au-dessus de soi). Čiurlionis possédait aussi un tel imaginaire. Il cherchait instinctivement, de façon consciente ou inconsciente, des analogies avec la forme musicale, – et il était sans doute sur la bonne voie, car cette recherche l'avait beaucoup aidé à développer sa propre façon de voir.

Une autre question me paraît encore essentielle. Comment expliquer que le style pictural de Čiurlionis, malgré l'absence d'« influences » notoires ou déterminantes, porte à ce point les caractéristiques de son temps ? Dans la Sécession Viennoise avant la première guerre mondiale, ses tableaux auraient certainement eu du succès et auraient été perçus comme modernes. Je pense à certains phénomènes de style, caractérisant le « Jugendstil », l'Art Nouveau, le Modern Style et d'autres encore, et donc essentiellement des tendances stylistiques artisanales – voire décoratives, inspirées surtout de l'Angleterre, et marquées fortement par des japonismes. Čiurlionis aussi y plonge au moins l'une de ses racines et donne ainsi vie à l'idiome de son époque. Mais cette époque, on l'a à peine identifiée en tant que telle jusqu'à présent. On ne peut pas lui trouver de dénominateur commun avec le Modern Style et la Sécession Viennoise. À l'intérieur des

⁸ En français dans le texte.

sciences humaines elle représente une unité organique, une unité dans laquelle des artistes comme H. van de Velde ou les décorateurs écossais étaient habités par le même esprit que Maeterlinck et St. George, Debussy, Scriabine, Claudel et Rilke, R. Steiner (sic !) et des centaines et des centaines d'autres compatriotes de presque tous les pays du monde. Čiurlionis, par certains côtés, est tout à fait l'enfant de son temps, plus exactement de son époque, qui couvre en gros les deux décennies de 1890-1910 (si l'on calcule grossièrement), mais qui, à l'évidence, a des ramifications dans un passé plus lointain et continue néanmoins à vivre sous de multiples formes (ou de façon souterraine), même aujourd'hui.

Ce serait une tâche séduisante que de brosser l'image spirituelle de ces deux décennies ; au moins provisoirement, sous forme d'ébauche, je vais essayer de le faire dans mon livre déjà mentionné afin de donner à Čiurlionis une sorte de contexte historique.

Très cher et vénéré Maître, je vous souhaite de tout cœur et pour le reste de l'hiver une période calme et fructueuse pour votre travail.

Très chaleureusement, votre

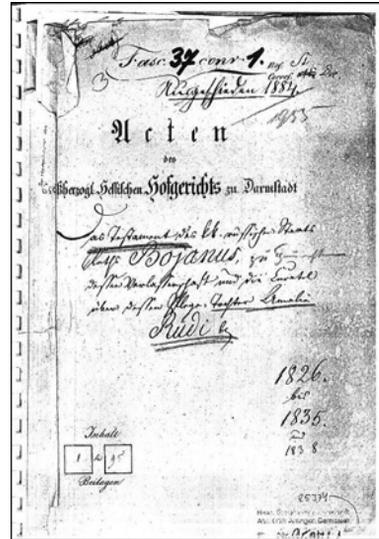
Nicolay Worobiov

La lettre a été adressée directement à « Monsieur / Romain Rolland / Villeneuve / Vaud / Villa Olga / Šveicarija » Le cachet postal du lieu de départ précise bien l'année : « Kaunas / 15 I 39 ».

Le testament de Louis Henri Bojanus (1776-1827), un document intéressant et inédit de l'histoire des sciences naturelles

Piotr Daszkiewicz, Philippe Edel

C'est en 1824, le 24 octobre, que Louis Henri Bojanus¹, professeur de zoologie et d'anatomie comparée à l'université de Vilnius et pionnier de l'enseignement de la médecine vétérinaire en Europe centrale et orientale, quitta cette ville pour se rendre à Darmstadt. Il avait 48 ans et fut à ce moment un des plus célèbres naturalistes d'Europe. D'après Fedorowicz (1987), « en qualité de zoologiste et d'anatomiste et l'un des premiers embryologistes en Europe, il appartenait au cercle des plus importants savants de l'époque. Ses études sur les membranes embryonnaires, sur l'anatomie de la sangsue médicinale, sur les vers parasitaires, sur l'organe de respiration et de circulation des bivalves [dit organe de Bojanus]



et surtout son œuvre monumentale sur l'anatomie de la cistude, *Anatome Testudinis Europaeae*, sont entrées à jamais dans l'histoire de la zoologie. Comme un des plus importants représentants de la Naturphilosophie, il fonda sa propre théorie du crâne (...). Il publia un travail consacré à l'aurochs et au bison d'Europe, *De uro nostrata eiusque scelero* (...), dans lequel il prouva définitivement l'existence passée de l'aurochs comme une espèce bovine distincte».

L'aggravation de son état de santé fut la cause de ce départ. Bojanus souffrait d'une maladie pulmonaire et de problèmes de la colonne vertébrale. N'ayant plus la force de donner ses cours, il demanda un congé et annonça son départ à l'université (Fedorowicz, 1958). En 1826, les autorités universitaires prolongèrent son congé sans en imposer la date de retour. L'université, très

¹ Cf. aussi : Philippe Edel, « L. H. Bojanus (1776-1827), un grand scientifique entre Ouest et Est », *Cahiers Lituanien*, n°3, automne 2002, p. 15-19.

loyale envers ce grand scientifique, ne chercha pas à le remplacer à la chaire de zoologie et d'anatomie comparée qui resta vacante jusqu'à sa mort. Eduard Carl von Eichwald² (1853) écrit : « *Après mon retour à Cazan, je fus engagé en 1827 à l'université de Vilna pour la chaire de zoologie et d'anatomie comparée, qui était restée vacante après le décès du célèbre Bojanus* ».

Bojanus passa à Darmstadt les dernières années de sa vie. Des liens forts l'unissaient à cette ville. C'est là que sa famille trouva refuge en 1793 après son exil d'Alsace et la mise sous séquestre de ses biens par le pouvoir révolutionnaire français. Bojanus y acheva son enseignement secondaire, commencé dans sa ville natale de Bouxwiller. Grâce à l'aide financière du landgrave de Hesse-Darmstadt, il put poursuivre ses études dans les prestigieuses universités d'Iéna et de Vienne et, durant trois ans, visiter les principales écoles vétérinaires d'Allemagne, de France, d'Autriche et d'Angleterre. Et c'est à Darmstadt qu'il retourna pour y exercer comme médecin dans les années 1798-1800. Sa proche famille, dont sa sœur Louise, y vivait d'ailleurs toujours, tandis que ses parents, récemment décédés (son père en 1820 et sa mère en 1823) y étaient inhumés. Il n'est donc pas étonnant que, gravement malade, il soit revenu dans cette ville pour passer les dernières années de sa vie.

Malgré plusieurs études biographiques³ consacrées à Bojanus, nous ne savons que très peu de choses sur cette période de sa vie. *Le Testament du conseiller impérial russe Bojanus concernant sa succession et la curatelle de sa fille adoptive Amélie Rudi*, classé parmi les *Actes du tribunal du Grand-duché de Hesse* à Darmstadt et conservé aux Archives d'Etat de Hesse dans cette ville⁴, est donc une précieuse contribution à la biographie de ce savant. C'est aussi un intéressant document d'histoire des sciences naturelles.

Le testament, daté du 25 juin 1826, a été ouvert le 5 avril 1827 (soit deux jours après le décès de Bojanus) :

en présence du sieur Eigenbrodt, avocat au tribunal grand-ducal, au nom de l'héritière intestat l'épouse [sœur⁵ de Louis] du conseiller intime d'Etat Eigenbrodt ici domiciliée, et de l'avocat Reh, commis par le tribunal grand-ducal au nom de Charles Bojanus [son frère⁶], négociant demeurant à Saint-Petersbourg⁷.

Il est intéressant de remarquer l'attachement de Bojanus à l'université de Vilnius où il travailla durant presque 20 ans (1806-1824). Déjà, dans le pre-

² Rappelons que c'est Eichwald, un de plus éminents biologistes du XIX^e siècle, qui est l'auteur de la première biographie de Bojanus, présentée à Vilnius en 1835 : *Memoria clarissimi quondam apud Vilenses professores L.H. Bojani*.

³ Cf. la bibliographie sur Bojanus accessible sur internet : <http://www.cahiers-lituanien.org/bojanus/biblio.htm>

⁴ Hessisches Staatsarchiv Darmstadt, classé sous la référence HStAD Best. G 28 Darmstadt Nr. F 2537/1.

⁵ Louise Frederike Bojanus (1789-1890), dont la petite-fille Emmy Eigenbrodt épousera Louis Merck, un des dynastes de la grande firme pharmaceutique Merck de Darmstadt.

⁶ Carl Ludwig Bojanus (1785-1829), dont le fils Karl Karlovitch Bojanus deviendra un des premiers médecins homéopathes de Russie et auteur de la première histoire de l'homéopathie en Russie.

⁷ La traduction des extraits du testament ici présentés est de Jean-Michel Wendling.

mier paragraphe, juste après une disposition sur la modestie de son enterrement [*mon corps devra être enterré aussi simplement que le permettent les convenances*] et sur un legs aux pauvres et aux orphelins, il souhaita que :

On devra informer l'université de Vilna du jour de ma mort. Mes deux décorations russes, celle de Saint-Vladimir et celle de Sainte-Anne, devront lui être envoyées, le cas échéant par l'intermédiaire du service des Affaires étrangères de la société russe à Francfort.

La partie du testament traitant des collections est particulièrement intéressante du point de vue de l'histoire des sciences naturelles. A Vilnius, Bojanus avait en charge le cabinet zoologique. Grâce à ses efforts, ce cabinet est devenu un des plus importants sur notre continent. Il constitua également – et c'est une première dans cette partie d'Europe – une collection spécialisée en anatomie des animaux (Fedorowicz, 1958).

Dans la première moitié du XIX^e siècle, il arrivait souvent que les conservateurs des collections universitaires et des musées possédaient leurs propres collections. Cette pratique n'était pas considérée, contrairement à la période postérieure, comme présentant un risque de « conflit d'intérêts ». Parfois ces collections « de professeur » surpassaient celles des cabinets et musées (Lamarck, Cuvier, Haüy possédaient de telles collections). Nous ne savons rien sur les collections personnelles de Bojanus. C'est uniquement grâce à son testament que nous apprenons qu'il ne collectionnait pas seulement des spécimens zoologiques mais possédait également un cabinet minéralogique, aujourd'hui probablement perdu. Jusqu'à présent, son intérêt pour cette science était inconnu de ses biographes. Seul Adamowicz évoqua l'amitié qui liait Bojanus à Roman Symonowicz (1768-1813), premier professeur de minéralogie à l'université de Vilnius. Bojanus avait fait sa connaissance lors de son voyage de Vienne en Hongrie pour visiter les haras, alors que Symonowicz y séjournait pour y visiter les mines. C'est aussi Symonowicz qui recommanda Bojanus à l'université de Vilnius. Faute d'informations plus précises, nous ne pouvons que supposer que la collection minéralogique de Bojanus a été constituée avec l'inspiration et l'aide de ce célèbre minéralogiste de Lituanie. Le paragraphe 5 du testament est consacré aux collections :

Je mets à disposition de mon neveu étudiant en médecine, Guillaume Eigenbrodt, mes collections d'histoire naturelle ainsi que le cabinet de minéraux et tous mes appareils anatomiques parmi lesquels une petite trousse et un microscope composé.

Le testament nous informe également sur la bibliothèque du savant. Rappelons que « juste après son arrivée à Vilnius (1806), Bojanus offrit à l'université sa riche bibliothèque de livres vétérinaires, assemblée durant des années moyennant d'importantes dépenses » (Fedorowicz, 1958).

Durant son séjour à Vilnius, sans doute aussi grâce à ses nombreux contacts avec les zoologistes allemands et français, Bojanus rassembla une nouvelle

bibliothèque d'une grande valeur scientifique et matérielle. Il apporta des précisions concernant cette bibliothèque dans le paragraphe 6 du testament :

Mes livres, parmi lesquels se trouvent des gravures rares et précieuses patiemment rassemblées qu'on peut estimer à elles seules à plus de 1000 thalers auxquels s'ajoutent 500 volumes d'autres œuvres pour la plupart choisies avec soin, reviendront à mon neveu Guillaume Eigenbrodt, si ce legs est tenu pour une réelle faveur comme je le pense d'après les goûts et les relations personnels, moyennant 600 thalers dont il sera dispensé d'intérêt les quatre premières années, il devra cependant verser ensuite les 5 pour cent coutumiers ou s'acquitter sous une forme ou une autre du capital à Amélie ou à ses héritiers.

La monographie de l'anatomie de la cistude *Anatome Testudinis Europaeae* fut un des plus grands succès de Bojanus. Ce travail fut reconnu très rapidement comme un des plus importants de l'anatomie des animaux et fut souvent cité et commenté en Allemagne, en France et en Grande Bretagne. Cuvier et Oken en ont fait l'éloge. Encore aujourd'hui, cette œuvre intéresse tant les zoologistes que les historiens des sciences (Daszkiewicz, 2001). Rééditée en Allemagne en 1902, elle le fut à nouveau en 1970 aux Etats-Unis⁸. Cependant, le grand succès scientifique n'alla pas de pair avec la réussite commerciale. L'ouvrage original, tiré à seulement 80 exemplaires, coûta 5000 roubles, avancés d'ailleurs par l'auteur (Fedorowicz, 1958). Le testament (paragraphe 7) nous informe que même ce faible tirage ne fut pas épuisé en 1826, c'est-à-dire sept ans après la parution du livre :

Le dernier décompte dû pour la vente de mes gravures sur l'anatomie des tortues reste à recouvrer auprès des libraires Fr. Fleischer à Leipzig et Fr. Moritz à Vilnius, les tirages non vendus se trouvent en partie chez Fr. Fleischer et en partie ici chez moi qui détiens aussi les 4 planches gravées correspondantes, tout cela devra être expédié à M. de Froriep, propriétaire du Landes-Industrie-Comptoir à Weimar, après un accord préalable que j'espère encore conclure moi-même, pour une somme modique à convenir qui sera ajoutée au capital destiné à ma fille adoptive Amélie.*

Bojanus n'a jamais terminé certains de ses travaux. Il en a achevé d'autres mais ne les a jamais édités. D'après Fedorowicz (1958), « *Bojanus écrivit également l'anatomie de la brebis, un important ouvrage auquel il inclut 600 de ses dessins. Ce grand nombre d'illustrations fut la raison pour laquelle il ne trouva aucun éditeur. L'ouvrage resta sous forme de manuscrit et, après la mort de l'auteur, fut reçu en héritage par le petit-fils de Bojanus. D'après certaines données, le manuscrit se trouvait à Darmstadt encore en 1841. Depuis, on ignore où il passa. D'après Adamowicz, élève de Bojanus et son successeur à la chaire de médecine vétérinaire, l'anatomie de la brebis, si elle devait être publiée, aurait la même renommée que la monographie de la cistude* ».

⁸ *Anatome Testudinis Europaeae: an anatomy of the turtle* / by L.H. Bojanus, Society for the Study of Amphibians and Reptiles, Athens, Ohio 1970.

Remarquons ici que Fedorowicz se trompe sur un point : Bojanus n'avait pas d'enfants, seulement une fille adoptive qui n'eut pas – elle non plus – de descendant. Le seul dépositaire de ses travaux inédits, tout comme des collections et de la bibliothèque, fut son neveu :

Mes manuscrits et mes dessins ne doivent en aucun cas tomber en des mains étrangères. Bien que la plus grande partie soit publiable, aucun ne devra être imprimé comme une œuvre posthume.

Si cependant mon neveu Guillaume Eigenbrodt prenait plaisir à pratiquer l'anatomie comparée, mes manuscrits et mes dessins seront à son entière disposition. D'après mon souvenir, il s'y trouve beaucoup de simples études, de travaux inaboutis dans mes cahiers d'anatomie comparée, en particulier la première esquisse qui devait beaucoup à d'autres. Par la suite, les améliorations et les corrections ont été rajoutées sur des feuilles volantes ou sur les dessins que j'ai faits. Beaucoup de nouveautés qui sont maintenant bien connues ont été notées brièvement, voire pas du tout, dans la fièvre de la découverte, mais devraient faire l'objet de communications orales.

Le testament de Bojanus est une source importante d'informations sur sa biographie et sur ses travaux scientifiques. Malheureusement, nous ne connaissons ni l'histoire ni l'emplacement actuel de ses collections, de sa bibliothèque et des cuivres de l'anatomie de la cistude. Une recherche d'informations sur la biographie de Guillaume Eigenbrodt, probablement un médecin en Allemagne et le seul héritier du patrimoine scientifique de Bojanus, devrait être la future étape de recherche sur ce grand savant⁹.

Bibliographie

- Piotr Daszkiewicz, « Some remarks about the origin and history of Bojanus' Anatomie Testudinis Europaeae », in : *Herpetological Bulletin*, 2001, 75: 6-9.
- Eduard Carl von Eichwald, *Lethaea rossica, ou Paléontologie de la Russie*. 1853. Vol I. Stuttgart - E. Schweizerbart. 3 vol.
- Zygmunt Fedorowicz, « Ludwik Henryk Bojanus ». *Memorabilia Zoologica* vol I. Wrocław - Zakład Narodowy im. Ossolinskich. 1958, Str. 45.
- Zygmunt Fedorowicz, « Bojanus Ludwik Henryk », in : *Słownik Biologów Polskich*. Instytut Historii Nauki, Oświaty i Techniki - Polska Akademia Nauk. PWN, 1987, Str. 617

⁹ Cf. à cet égard : Philippe Edel, « Cuvier et Bojanus : à la recherche de la correspondance des deux naturalistes entre Paris et Vilnius », in : Marie-France de Palacio (dir.), *République des Lettres et République des Deux Nations : Correspondances d'érudits entre la France, la Pologne et la Lituanie (XVIII^e – début XX^e siècles)*, Presses Universitaires de Rennes, à paraître.

Marius Burokas, poèmes

Eglė Kačkutė

Poète, traducteur, critique littéraire, Marius Burokas – né en 1977 – vient de remporter le premier Prix des « Porteurs de livres » (*Knygnešio premija*) décerné aux personnes qui font découvrir la grande littérature à un large public, notamment par les médias et le web. Diplômé en langue et littérature lituaniennes de l'Université de Vilnius, il a publié trois recueils de poésie : *Les idéogrammes* (1999), *Les états* (2005) et *J'ai appris à ne pas être*. Le dernier recueil a été couronné par deux prix de poésie. Marius Burokas traduit les poètes américains, canadiens, australiens et britanniques, ainsi que la prose de James G. Ballard, Woody Allen, Sherman Alexie, Hunter S. Thompson, Philip Roth, John Updike, entre autres. Sa poésie est elle-même traduite en huit langues en Europe. Il est membre de l'Union des écrivains de Lituanie et vit à Vilnius.



Marius Burokas

Issu de la génération qui a commencé à écrire à la fin des années 1990, Marius Burokas a connu d'une part les bouleversements de la Renaissance nationale (*Lietuvos atgimimas*), marquée par un discours ultra-émotionnel et emphatique, et d'autre part l'apparition du capitalisme sauvage en Lituanie, marquée par de profondes injustices sociales. La poésie de Burokas reflète l'état d'esprit de cette génération de Lituaniens. Ses vers donnent voix aussi à un point de vue sceptique et distancié par rapport aux deux extrêmes. Il s'intéresse davantage à la vie, et surtout à la vie intellectuelle, étant tout de même dans une situation d'*outsider*. Ses personnages se retrouvent dans l'impasse où l'ancien monde n'existe plus, tandis que le nouveau n'existe pas encore. Ils ressentent un sentiment d'insécurité extrême, l'absence de repères où les moments sombres sont marqués par l'autodestruction.

Rūkas

mačiau
kaip rūkas apsemia ežerus
pakabina salas

manasis
jau apsemtas
manosios
jau pakabintos
aukštai
it Svifto vadovėlyje

- supranti
kad viskas tik retės:
apsilankymai
apkabinimai
dantys ir plaukai -

balsvumas lips prie akių
mylimosios nebeužuos
nors lėkdavai
kaip drugelis į liepsną

gėrimas gelsvins
liežuvį
sąmojis taps glitus
o iškalba mikčios

- tačiau visada sugraibysi
grumbančiais pirštais
užmaršties užtrauktuką

Brume

J'ai vu
la brume submerger les lacs
suspendre les îles

le mien
est déjà submergé
les miennes
déjà suspendues
très haut
comme dans un manuel de Swift

- tu comprends
que tout va se raréfier :
les visites
les étrointes
les dents et les cheveux -

des taches blanches se formeront sur
tes yeux
tu ne humeras plus la femme aimée
alors que tu volais vers elle
comme le papillon vers la flamme

la boisson jaunira
ta langue
tes plaisanteries deviendront lourdes
et ta parole bégayante

- pourtant toujours tu agripperas
de tes doigts ankylosés
la fermeture éclair de l'oubli

Punktyras buvimų

Nejau
Prisiminti galėsiu
Tik karštą
Gamtos tuštumą

Besikartojančius tamsos
Priepuolius

Išnirdavau iš jų
Į dumblą

Jame vaikščiojau
Gėriau
Rašiau

Nerasdamas už ko
Užsikabinti

Miesto sienos
Nebelaužė nagų

Nenusibrozdinau į akmenį
Nebenusimušiau
Nė piršto

Puikiai išmokau
Nebūti

Radau apgraibom
Ir
Jungiklį
Ir
Užmaršties užtrauktuką
Ir
Sutemų antklodę
Ir
Visas išdegusias plynaukštes

Tai dabar
Ilgai

Existences en pointillé

Est-ce que
Je pourrai me rappeler
Seulement le vide
Chaud de la nature

Les assauts répétés
Des ténèbres

Hors d'elles je remontais
Vers le limon

J'y marchais
J'y buvais
J'écrivais

Sans trouver à quoi
M'accrocher

Les murs de la ville
Ne cassaient plus mes ongles

Je ne m'écorchais plus aux pierres
Je ne m'y blessais
Pas même un doigt

J'appris parfaitement
A ne pas être

J'ai trouvé à tâtons
Et
L'interrupteur
Et
La fermeture éclair de l'oubli
Et
La couverture des crépuscules
Et
Tous les hauts plateaux brûlants

Voici qu'à présent
Je ne demeure nulle part

Niekur neužsibūnu

Niekad nespėju
Papasakot

Kaip liūdnai
Mes visi baigsim

Kaip linksmai
Po to švėsim

longtemps

Jamais je ne parviens
A raconter

La tristesse
De notre fin à venir

Et la gaieté
De la fête après cela

.....

.....

Prie Švento

Ugnei

laukiu
kol išnirs iš vandens
maža šviesi galvutė
akys suspaustos
susiraukus
veidukas raudonas
lyg vėl gimtų
vėl plėštųsi į paviršių
iš paskutiniųjų
trokšdama šio gurkšnio
pasaulio

šios šviesos

nežinomybės

Près de Šventas

A Ugnė

j'attends
le temps qu'elle sorte de l'eau
la petite tête blonde
les yeux plissés
ridée
le visage rouge
comme si c'était une nouvelle nais-
sance
un nouveau bond vers le haut
avec toutes les forces restantes
avec l'envie folle d'une bouchée
de ce monde

de cette lumière

de l'inconnu.

XXX

mieste karantinas
ir gedulas. visi
laukia sniego.

ant fasadų ir
gatvėse –
nenuplaunama bjaurastis.

pagausėjo raganų.
jos leidžia blizgias
knygas
apie save.

tarpuvarčių šamanai
bruka amuletus,
kurių burtai
seniai negalioja.

baltarusija, lenkija –
visur
liepsnojančios tvoros.

apvirtę sunkvežimiai
su kontrabandine
žiema.

pakelėse siūlo
mėsą
beveik už dyką.

gyvuliai emigravo.
emigravo ir
rašto žinovai,
ir moterys,
kurios galėjo
paeiti.

tik vyrai
su meškerėm
ir vėliavom,

XXX

La ville est en quarantaine
en deuil, tout le monde
attend la neige.

les façades et
les rues
d'une saleté indélébile.

les sorcières sont en croissance constante
elles publient des livres
aux couvertures brillantes
sur elles.

les chamans des portes cochères
sollicitent les passants d'acheter des
amulettes
dont la magie
n'opère plus depuis longtemps.

biélorussie, pologne
partout
les clôtures sont en feu.

les camions renversés
chargés de l'hiver en
contrebande.

au bord des routes
la viande est proposée
pour trois fois rien.

les animaux ont émigré.
ont aussi émigré
les connaisseurs de l'écriture
ainsi que les femmes
capables
de marcher.

seuls restent les hommes
avec une ligne dans la main

akmenais
užanty –
visi
vienoj aikštėj,
kad būt lengviau
paimt juos
į dangų
ir ten uždaryt,
kol išsiblaivys.

priešais,
namo lange,
virtuvėje,
dega šviesa.

nuoga mirtis
rausiasi
šaldytuve.

tai jos geltoni
aulinukai
taip šviečia,
kai vaikšto
gatve.

pastebi mane,
linkteli.

pasimatysim.

avec les drapeaux,
avec les pierres
dans leur sein
tous
sur la même place,
pour que ce soit plus facile
de les élever au ciel
de les enfermer là-bas
le temps du dégrisement.

dans l'immeuble en face,
dans une fenêtre
de la cuisine
la lumière jaillit.

la mort toute nue
fouille
dans le frigo.

ce sont ses bottes
jaunes
qui éclairent si fort
quand elle se promène
dans la rue.

elle me remarque,
elle me fait signe

nous nous reverrons.

Traduit du lituanien par Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis

Turiny

XVIII a. pabaigos lietuviai Paryžiuje prancūzų policijos akimis

Dzianis Kandakou, Polocko Valstybinio Universiteto docentas

Elzasas ir Lotaringija XIX a. lietuvių keliautojų užrašuose

Irena Buckley, Kauno Vytauto Didžiojo Universiteto literatūros katedros profesorė

Poetas Oskaras Milašius ir Elzasas

Janine Kohler, Milašiaus bičiulių draugijos prezidentė, Paryžius

Česlovas Milošas ir *Mittelbergheim*: poetas, išminčius ir velnio gundymas

Andrzej Franaszek, Krokuvos Pedagoginio Universiteto literatūros katedros docentas

Antanas Mončys : « kurti - tai atrasti savo tapatybę »

Mathilde Desvages, Paryžiaus VIII Universiteto šiuolaikinio meno istorijos doktorantė

Apie M.K. Čiurlionį, trys Nikolajaus Vorobjovo laišakai Romenui Rolanui

Bernard Duchatelet, Vakarų Bretanės Universiteto profesorius emeritas ir Siegrun Barat, Romeno Rolano asociacijos organizacinio komiteto narys

Liudviko Henriko Bojanuso (1776-1827) testamentas, nepublikuotas gamtos mokslų istorijos dokumentas

Piotr Daszkiewicz, Paryžiaus Nacionalinio Gamtos Muziejaus istorikas

Burokas, eilėraščiai

*Ižanga Eglė Kačkutė, mokslininkė, Vilniaus universitetas
Vertė Jean-Claude Lefebvre ir Liudmila Edel-Matuolis*

Summary

Lithuanians in Paris at the End of the 18th Century As Seen by the French Police

Dzianis Kandakou, Associate Professor at the Polotsk State University

Alsace and Lorraine in the 19th century in the Records of Lithuanian voyagers

Irena Buckley, Professor of Literature at Kaunas Vytautas Magnus University

The Poet Oscar Milosz and Alsace

Janine Kohler, President of the "Amis de Milosz", Paris

Czesław Milosz and Mittelbergheim: the Poet, the Sage and the Devil's Temptations

Andrzej Franaszek, Associate Professor in Literature at the Krakow Pedagogical University

Antanas Mončys : « to create is to identify oneself »

Mathilde Desvages, doctoral student in Contemporary Art History at the Paris VIII University

On the Subject of M.K. Čiurlionis. Three Letters of Nikolai Worobiov to Romain Rolland

Bernard Duchatelet, Professor Emeritus at the University of Western Brittany, and Siegrun Barat, Member of the Administrative Committee of Romain Rolland Association

The Will of Ludwig Heinrich Bojanus (1776-1827), New Document in the History of Natural Sciences

Piotr Daszkiewicz, Science Historian at the National Museum of Natural History, Paris

Burokas, poems

*Presented by Eglė Kačkutė, researcher, Vilnius University
Translated by Jean-Claude Lefebvre and Liudmila Edel-Matuolis*

Cahiers
LITUANIENS

Cercle d'histoire Alsace-Lituanie

www.cahiers-lituniens.org



N° ISSN 1298-0021